

Gracienne Benoit Éditions

g.benoit@skynet.be

D/2025/11.299/4

ISBN : 978-2-9600702-4-8

AVANT-PROPOS

L'abbé Kannaerts nous laisse le récit de la vie et de la mort de sa jeune paroissienne Élise Vanbruaene. Cette biographie d'une jeune fille soucieuse des pauvres et des enfants a été publiée après la Deuxième Guerre mondiale. L'abbé Kannaerts en avait terminé la rédaction pendant la guerre, avant son arrestation par les SS de la Gestapo le 15 octobre 1943. L'abbé Kannaerts, qui était un résistant, avait refusé de se réfugier dans la clandestinité, parce qu'il était curé de paroisse et voulait rester au milieu de ses fidèles.

La présente réédition de « Élise, cadette du Christ » intègre des notes de bas de page ainsi qu'une mise en contexte de la dévotion au Sacré Cœur, notamment l'explication des termes utilisés à l'époque, tels que « cadette ». Cette brève histoire du Mouvement Eucharistique des Jeunes (MEJ) fait l'objet d'une première annexe. La deuxième annexe présente la biographie de l'abbé René Kannaerts établie grâce aux recherches effectuées pour préparer l'hommage qui lui est rendu le 1^{er} novembre 2025 à l'occasion du passage des représentants de la commune de Watermael-Boitsfort qui viennent chaque année déposer une gerbe de fleurs au pied du Monument dédié à l'Abbé René Kannaerts, un bas relief en céramique du sculpteur Arthur Craco, dans l'allée qui mène à l'église Notre-Dame du Perpétuel Secours, avenue des Archiducs.

Gracienne Benoit

RENÉ KANNAERTS †

CURÉ DE NOTRE-DAME DU PERPÉTUEL SECOURS
FLORÉAL-BOITSFORT

ÉLISE

**CADETTE
DU CHRIST**

Pour la première édition :

CROISADE EUCHARISTIQUE A. P.
Rue Brialmont, 11 – Bruxelles

Cum approb. Eccl.

PRÉFACE

Cet ouvrage n'exigeait, à vrai dire, aucune préface. L'âme claire et lumineuse d'Élise Vanbruaene exerce par elle-même un attrait irrésistible que Monsieur l'Abbé Kannaerts a su traduire admirablement.

Un fait pourtant nous invite à présenter le livre ou plus exactement son auteur : Monsieur l'Abbé Kannaerts est mort en captivité au camp de Gross-Rosen en janvier 1945.

Cette biographie qu'il a composée en 1942 nous révèle toute son âme de prêtre profondément pieux et d'apôtre dévoré du zèle des âmes. Que de fois il nous a dit son bonheur d'avoir pu compter dans sa paroisse des âmes saintes et généreuses comme Élise. On le sentait soutenu dans son ministère pastoral par les prières et l'aide surnaturelle de celle dont il admirait les vertus solides et charmantes. Il considérait Élise comme la protectrice de la jeunesse de sa paroisse ; et c'est à cette jeunesse qu'il voulait dédier ce livre dans l'espoir qu'un exemple aussi prenant, qu'une vie aussi riche eut entraîné de nombreuses âmes dans son sillage.

C'est ce même esprit de zèle surnaturel qui lui faisait estimer hautement les méthodes de formation de la Croisade Eucharistique et de l'Apostolat de la Prière¹. « J'aime la Croisade, nous écrivait-il, parce qu'elle apprend à la jeunesse la générosité dans la vie réelle de chaque jour et qu'elle lui inculque l'esprit d'offrande et de sacrifice qui est le vrai christianisme ». C'est au moment où Monsieur l'Abbé Kannaerts mettait la

¹ Croisade Eucharistique, Apostolat de la Prière : voir Annexe I, p. 81.

dernière main à cet ouvrage, que le 15 octobre 1943, il fut arrêté par la Gestapo et incarcéré à la prison de Saint-Gilles. Fin décembre 1943 il fut envoyé en Allemagne, d'abord à Esterwegen, puis à la prison de Gross-Strehlitz et enfin au camp d'extermination de Gross-Rosen (Basse Silésie), où il fut astreint à un travail inhumain dans les carrières. Il y est mort d'épuisement et de privations.

De multiples témoignages, dont plusieurs émanent d'incroyants qui ont vécu avec lui en exil, nous disent que Monsieur le Curé de Floréal-Boitsfort a exercé partout où il est passé un apostolat d'un rayonnement magnifique. Apôtre incomparable, il se privait du peu de nourriture qu'il recevait pour soulager les autres. Malgré l'épuisement, la faim et le travail, il restait un grand optimiste, réconfortant, soutenant les autres et priant, avec eux.

Sur le souvenir mortuaire d'Élise Vanbruaene, nous lisons ces lignes : « *Que les pécheurs de la paroisse se convertissent, que ses compagnes marchent dans le sillage de sa simplicité et de sa générosité et que tous les fidèles participent à son esprit d'enfance spirituelle fait d'amour, de confiance et de joie. Ainsi soit-il.* »

C'était là, nous le savons, le désir le plus ardent de Monsieur l'Abbé Kannaerts.

Daigne le divin Maître agréer l'offrande de sa vie et de ses souffrances pour le plus grand bien de sa chère paroisse et de toute notre jeunesse belge !

M. ROBINET, S. J.

Dir. Nat. de la Croisade Eucharistique A. P.

I. - PRÉSENTATION

Croisées, Cadettes,¹

C'est pour vous surtout que ces pages ont été écrites. Vous y ferez la connaissance d'une jeune fille de votre temps. Comme vous, elle a souri à la vie et a voulu l'employer telle que le bon Dieu la lui donnait pour se sanctifier. Vous trouverez Élise dans son milieu familial, partageant ses joies et ses peines ; avec ses amies elle ira en excursion, fera des randonnées à vélo, fera du canotage. Vous vous reconnaîtrez en elle lorsqu'à l'école vous ne répondrez pas toujours à l'appel de vos Maîtresses, mettant cependant au travail toute votre bonne volonté. Il vous est arrivé aussi de faire une retraite avec vos compagnes ; combien de temps avez-vous tenu vos bonnes résolutions ? Élise, depuis le jour où elle a compris que Jésus la voulait toute à Lui, a mis sa vie dans les lignes de la sainteté, elle a recherché avec ardeur l'intimité de son « Grand Frère » et de toute son âme elle a tâché de collaborer avec la grâce pour l'acquisition de nouvelles vertus, quand bien même cela

¹ « Croisées », « Cadettes » : voir Annexe I, p. 81.

supposait la générosité poussée jusqu'à l'héroïsme. « Les bons moments » que vous passez lorsque vous répondez aux vues de Dieu sur votre âme, ces moments d'intimité et de doux abandon, Élise les sentait sans cesse. Prier, pour elle, ce n'était pas toujours se réfugier près de Jésus-Eucharistie pour y épancher son cœur, c'était surtout réaliser de toute son âme les bons plaisirs de Dieu.

On vous parle, à la Croisade, d'apostolat, de sacrifices. Dans Élise aussi vous reconnaîtrez votre âme à ses moments généreux. Elle n'était pas la cadette aux « petits sacrifices » même répétés : elle rêvait de grand raid et de vol d'aigle, il lui fallait le don total comme son « Grand Frère » afin qu'unie à Lui et au prêtre pendant la messe, elle pût dire : « Agréez, Père, ce sacrifice que **nous** vous offrons... »

Avec quel zèle apostolique Élise répondait à l'appel du Pape ! Les intentions de l'Apostolat de la prière étaient les siennes : l'Église, les missions, la conversion de la paroisse, le zèle des âmes, tout cela résonnait dans son cœur comme le souffle du vent fait vibrer les cordes d'une harpe.

Et quand enfin Dieu lui demanda le sacrifice de sa jeune vie qui promettait cependant d'être si riche en sanctification personnelle et si féconde dans le champ de l'apostolat, Il la trouva prête à répondre à son appel. Ses dernières semaines, elle les passe, peut-on dire, dans un acte de pur amour, d'union continuelle avec son Grand Frère crucifié, ne perdant pas une parcelle de ses

souffrances, les appliquant au contraire aux grandes intentions qui lui étaient si chères.

Cette courte existence est tout embaumée d'un parfum marial délicieux. En retour des mille marques d'affection et de dévouement qu'elle lui prodiguait, Marie a conduit Élise par la main jusqu'au seuil de l'éternité ; telle une petite flamme ardente, Élise veut être pour vous une lumière qui illumine votre vie de chrétienne et embrase votre vie d'apôtre.

Elle vous invite à la suivre sur la route, qu'elle soit gaie comme par un beau matin de printemps, qu'elle soit brûlante comme par un midi d'été, qu'elle soit fatigante comme celle qui s'allonge les soirs d'excursion.

Prenez ces pages, lisez-les en y réfléchissant. Vous finirez par dire : « Ce qu'Élise a pu réaliser, pourquoi ne le pourrais-je pas ? »

Le décor de votre vie est autre, peut-être ; le rôle à jouer est le même : être ce que Dieu veut que vous soyez, rester entées¹ par la grâce sur la Vigne qui est le Christ, pour ne pas dessécher et périr, au contraire pour rapporter de belles grappes, pour que votre vie soit riche et féconde.

« Un héroïsme aussi pur a quelque chose de contagieux » dont on a besoin quand on a décidé de suivre la route étroite et toujours montante tracée par le « Grand Frère » Jésus.

¹ Enter : synonyme de greffer.

II. - PREMIÈRE ENFANCE

Élise Vanbruaene naquit à Etterbeek-Bruxelles, le 10 novembre 1918, un dimanche, jour du Seigneur. Ce jour, le diocèse de Malines fêtait la solennité de la dédicace de l'église métropolitaine ¹. Heureux présage ! Élise serait une enfant du Seigneur, consacrée au Seigneur ; ses moments les plus heureux, elle les passerait à l'église ou dans une chapelle, tout près du tabernacle, dans un cœur à cœur intime et amoureux avec le Christ Jésus, son Seigneur et son « Grand Frère ».

Nous verrons que ses grandes dévotions étaient l'Église, le Pape, les prêtres ; pour eux elle se dévouait, s'immolait et, un jour, offrirait sa vie.

Au baptême l'enfant reçut le nom d'Élisabeth. Comme les anges devaient voler avec allégresse autour des fonts baptismaux au moment où ce petit être, perdu dans son beau manteau blanc, allait devenir enfant de Dieu et de l'Église, entrer dans le Corps Mystique, la grande famille de Celui qu'elle appellera plus tard du nom de « Grand Frère ». Par la bouche de parrain et de marraine, Élise demande à la Sainte Église le don de Foi

¹ La cathédrale Saint-Rombaut à Malines.

Le terme « métropolitain » désigne l'archevêque.

qui doit lui assurer la vie éternelle. Comme elle aura besoin de cette foi aveugle pour accepter un jour, sans réserve et jusqu'au bout, le sacrifice que Dieu lui demandera ! Sur le front et sur le cœur elle reçoit le signe de la croix comme un premier cachet qui témoigne de son appartenance à Dieu. Le prêtre pose sa main sur sa tête en signe de prise de possession, et prononce cette belle prière qu'Élise a si bien réalisée dans sa vie : « Délivrez-la de tout aveuglement du cœur, brisez tous les liens de Satan, donnez-lui accès à votre bonté... qu'elle vous serve dans l'Église, captivée par le parfum suave de vos commandements et croisse chaque jour en vertu, par Jésus-Christ ».

« Retire-toi, Satan, de cette créature de Dieu que Notre-Seigneur a daigné appeler aujourd'hui à son Saint Temple afin qu'elle devienne le sanctuaire du Dieu vivant et que le Saint Esprit habite en elle. »

C'est décidé ; Élise a fait son choix : elle renonce à Satan et s'attache à Jésus-Christ pour toujours. Elle fait profession de foi.

Son âme est lavée du péché originel dans l'eau du baptême. L'huile sainte avec laquelle on ordonne les prêtres, on consacre les évêques et l'on sacre les rois, coule sur son front : elle participe dorénavant à tous les états du Christ, elle partage son sacerdoce et sa royauté. Elle comprendra un jour que servir Dieu, c'est régner et que la vie du chrétien doit être une immolation, un sacrifice en union avec celui de son Maître. L'amour

divin règnera totalement en elle et, par elle, attirera les âmes à Jésus.

Dernier souhait de l'Église « garde ce vêtement blanc, symbole d'innocence... garde ce cierge allumé dans l'attente de l'Époux afin que tu vives pendant toute l'éternité. Élise, va en paix et que le Seigneur soit avec toi ».

Nous verrons avec quel soin Élise tâchera d'éviter tout accroc à sa belle robe de baptême, avec quelle assiduité, chaque jour, elle enrichira son âme de nouvelles vertus, et en particulier de la charité, petite flamme qui se consumera dans son cœur jusqu'au dernier souffle. Comme une épouse appuyée sur le bras de l'Époux, Élise suivra son chemin vers le Ciel, évitant tout ce qui pourrait la distraire de sa sainte présence. Elle a vécu les derniers mois de sa vie en union constante avec son « Grand Frère ».

Élisabeth : Un nom n'indique pas seulement le patronage d'un Saint, c'est aussi l'indication d'une mission, c'est un programme de vie. Quand Jésus veut dire au Fils de Jonas qu'Il le prendra un jour comme pierre fondamentale sur laquelle Il bâtera son Église, Il lui dit : « Simon, désormais tu t'appelleras Pierre ». Quand le Cardinal Pacelli aura été désigné pour succéder au Pape Pie XI, il prendra le nom de Pie XII pour indiquer qu'il se propose de continuer l'œuvre de son prédécesseur.

Élise devra imiter - et avec quel succès elle le fera - la vie toute de charité, de Sainte Élisabeth de Hongrie. « Aimer et se dévouer », tel était son programme. Dans

les pauvres et les miséreux, c'est le Christ souffrant qu'elle découvre. Le Seigneur ne montra-t-il pas sous la forme de roses les provisions qu'Élisabeth portait aux malheureux dans son manteau ? Jésus lui-même apparut en croix dans le lépreux qu'elle recueillait en ses appartements pour le soigner plus à l'aise.

Suivant l'exemple de son illustre Patronne, Élise ouvrira largement son cœur et sa bourse aux besoins du prochain. Un jour la conversation s'engage entre les deux sœurs sur leurs rêves d'avenir. « Moi, dit l'aînée, je voudrais être grande dame dans un grand château. » « Et moi, répliqua la cadette, je voudrais être maîtresse dans une grande ferme. » Dans sa simplicité, elle y voyait la possibilité de recevoir les humbles et les petits pour partager avec eux la soupe et le pain, fruits de son labeur.

Au cours de sa maladie, le motif qui lui faisait souhaiter le plus de pouvoir se lever, c'était de pouvoir elle-même distribuer à nouveau ses aumônes aux col-porteurs qui, en retour, lui portaient une réelle affection.

* * *

Aussitôt après le baptême, M^{me} Vanbruaene vint présenter sa petite Élise à l'autel de la Vierge : elle y consacra son enfant à Marie et supplia cette bonne Mère du Ciel de placer son trésor dans les plis de son manteau. La dévotion à Marie sera une des caractéristiques de la physionomie spirituelle d'Élise qui n'aura rien tant à cœur que de promouvoir le culte marial autour d'elle et en particulier auprès des enfants.

Séjournant en colonie, elle voit une petite fille en larmes.

- Pourquoi pleures-tu, Anny ?

- Parce que je ne suis pas près de maman.

- Moi, je ne pleure pas, dit Élise, parce que ma maman est toujours avec moi. Regarde, je porte toujours son portrait. Et lui montrant la médaille de la Vierge, qu'elle portait au cou, elle baise tendrement l'image de sa maman du Ciel.

Plus tard elle aimera de réciter cette prière du P. de Grandmaison :

Sainte Marie, Mère de Dieu
Gardez-moi un cœur d'enfant
Pur et transparent comme une source.
Obtenez-moi un cœur simple
Qui ne savoure pas la tristesse,
Un cœur magnifique à se donner,
Tendre à la compassion.
Un cœur fidèle et généreux
Qui n'oublie aucun bien
Et ne tient rancune d'aucun mal.
Faites-moi un cœur doux et humble
Aimant sans demander de retour,
Joyeux de s'effacer dans un autre cœur
Devant votre divin Fils.
Un cœur grand et indomptable
Qu'aucune ingratitude ne ferme,
Qu'aucune indifférence ne lasse
Un cœur tourmenté de la gloire de Jésus-Christ,
Blessé de son amour
Et dont la plaie ne guérisse qu'au ciel.

* * *

Élise est un adorable poupon, bien potelé avec de beaux grands yeux. Elle est douce, gentille, docile, on ne l'entend jamais, elle reste là où on la met. La bonne qui a la garde des enfants dira : « J'aime mieux élever dix Élise qu'une Anna ».

Lorsqu'elle a un an, la maman étant en difficulté de bonne, une tante, mère elle-même de grands enfants qui tous raffolent de leur petite cousine, demande qu'on lui confie Élise. Elle y est très gâtée et rend bien toute l'affection qu'on lui porte. Malgré cela, elle souffre de la séparation d'avec sa Maman à laquelle elle a voué un véritable culte, mais jamais elle n'en laisse rien paraître et ce n'est que plus tard, lorsque sa maman ne quitte plus son chevet, qu'Élise, dans un abandon de tout son être, lui confie tout l'amour dont son cœur a toujours débordé pour elle. Après avoir déclaré que de tout temps sa Maman a été pour elle « l'Unique », elle s'exclame : « Toi, n'est-ce pas Maman, toi... et bien toi... (et après avoir cherché un temps comment exprimer exactement sa pensée, elle acheva tout d'une traite) toi... je t'aurais portée à l'Exposition » (c'était en 1935, année de l'exposition de Bruxelles).

À peine sait-elle marcher, que déjà elle manifeste une affection toute particulière pour les tout-petits. Elle ne peut voir un bébé sans que son petit cœur tressaille de joie. O si elle pouvait l'obtenir ! Si, à ce moment, elle se trouve riche de quelques sous pour l'achat d'une friandise, vite elle va offrir gentiment, d'une voix câline et persuasive, son trésor, dans l'espoir de pouvoir emporter le cher petit.

À trois ou quatre ans, Élise chante et déclame déjà avec beaucoup d'expression. Elle a une voix très agréable, très juste, une mimique si expressive et tant de complaisance qu'on la met volontiers à contribution.

Il y a entre autres une déclamation qu'on ne peut écouter sans en être ému jusqu'aux larmes, tant Élise y met de sentiment. Elle a une petite figure si réfléchie et un regard si profond, qu'on sent qu'elle comprend ce qu'elle dit.

Voici cette récitation :

LE CRI-CRI ¹

Un pauvre enfant, entrant chez une boulangère, dit :
« Madame, donnez-moi des cri-cri ».
Des cri-cri ! la demande étonna la commère,
Des cri-cri ! cela choit ² malgré nous dans le pain,
Mais des cri-cri, à part, ne se demandent guère,
Personne n'est encore venu m'en acheter,
« Et que voulais-tu en faire ? »
Demanda en riant la brave boulangère,
« C'est que, fit l'enfant abattu,
On dit que les cri-cri portent bonheur.
Alors j'ai pensé : Vous êtes généreuse,
Vous m'en donneriez peut-être de bon cœur
Pour ma mère qui pleure et qui n'est pas heureuse. »
La bonne boulangère, émue et souriant, dit :
« Je n'ai pas de cri-cri, mon enfant,
Mais pourtant, porte ce pain blanc à ta Mère,
Si dure que soit sa misère,
Elle est bénie dans son enfant. »

¹ Cri-cri : grillon

² Choir : synonyme de tomber.

Élise est une petite sensitive. On la croirait munie d'antennes. Elle n'a que six ans lorsqu'elle s'aperçoit un jour que Maman a de la peine. Vite, elle s'empresse : « Tu pleures, Maman ? ».

« Mais non, ma petite chérie, Maman a un rhume. »

Confiante dans les dires de Maman, mais tout de même pas rassurée, elle s'en va jouer à la balle dans la pièce voisine et tout en lançant sa balle contre la porte, elle répète : « Maman ne pleure pas, Maman ne pleure pas, Maman a un rhume » et à chaque instant, elle vient mettre sa petite frimousse sous la figure de sa maman et redit : « Non, non, Maman ne pleure pas, Maman a un rhume ».

* * *

Septembre 1927 ! Grand évènement ! Les deux sœurs sont mises en pension à l'Institut du Saint-Enfant-Jésus à Boendael. Les fillettes s'y rendent comme à une fête. Quelle joie, lorsque de loin on voit les bâtiments. « C'est aussi une vacance, n'est-ce pas Maman, nous n'avons pas encore été là. » Et avec leur sourire le plus engageant elles se présentent aux religieuses conquises par tant de bonne grâce.

Maman a été mal informée de la date de reprise des cours, et les nouvelles élèves sont arrivées un jour plus tôt qu'il ne fallait. Une bonne sœur leur fait visiter les locaux, parc et jardin, puis il est temps d'aller se coucher. Élise, qui veut témoigner sa reconnaissance pour le bon accueil reçu - elle a huit ans - veut se servir elle-même et soulève un lourd broc pour remplir sa cuvette. Elle a trop présumé de ses forces et répand de l'eau sur le

parquet ciré. Catastrophe ! La voilà qui s'affole, cherche à réparer le désastre, essuie le sol avec le cher petit mouchoir brodé, cadeau de sa Maman, seul objet qu'elle a sous la main. Ce n'est cependant pas la réprimande qui l'effraie, si elle se fait des reproches c'est qu'elle craint de donner du travail supplémentaire aux sœurs chargées de l'entretien du dortoir. Et puis que dira maman, quand elle saura ?

Sous le regard attentif des religieuses et entourée de leur affection toute surnaturelle, la petite fleur qui, un jour s'épanouira dans le jardin de l'Enfant Jésus, se sent dans un milieu favorable à son éclosion.

De sa première communion privée, on n'a gardé aucun souvenir. Pourrait-on d'ailleurs en dire autre chose que ce qu'on dit pour tous les communians ? « C'est un baiser d'amour de Jésus à l'âme innocente de ses petits préférés. »

Élise a-t-elle senti une marque d'amour spécial de son petit Jésus qui, sans rien demander, sans réclamer aucun sacrifice sait se faire comprendre par l'âme qu'il s'est réservée ? Il semble que non : même dans la mémoire d'Élise, ce jour disparaîtra comme une goutte d'eau se perd au sein de l'océan.

Élise n'est qu'une enfant de huit ans : il ne faut pas s'attendre à des actions d'éclat ni à de longues prières devant le Saint-Sacrement. C'est cependant à cette époque qu'il faut placer cette petite histoire charmante dans sa naïveté.

Le soir enveloppe la colline et le pensionnat de son voile sombre. Les religieuses et les enfants sont en récréation ; la chapelle est abandonnée ; seule la petite lampe veille devant le Saint-Sacrement. La porte s'ouvre sans bruit, deux petites pensionnaires, sur la pointe des pieds, s'avancent vers l'autel. Élise veut être tout près du tabernacle : sa compagne la soulève. Un petit coup discret frappé sur la porte dorée derrière laquelle Dieu se tient, puis avec onction ¹, de sa petite voix émue, elle murmure : « Jésus... c'est moi, Élise... je vous aime et vous offre mon petit cœur ». On se retire comme on est entré.

Le beau jour de la Communion solennelle et celui de la Confirmation se lèvent à l'horizon, il s'agit de s'y bien préparer.

Élise s'y applique avec ferveur. Après une préparation soignée, au matin du grand jour (30 mai 1929 – Fête-Dieu), Élise s'avance avec ses compagnes vers le chœur de la chapelle. Après l'Évangile, les communiantes s'approchent de la Sainte Table et, la main levée vers le Saint-Livre, expriment leur volonté : « Je renonce à Satan... Je m'attache à Jésus-Christ pour toujours ».

Une religieuse, témoin de la cérémonie, affirme avoir été frappée de la conviction avec laquelle Élise, habituellement si timide, a renouvelé sa profession de foi. Cette résolution fut scellée et ratifiée de la part du Ciel par une fervente Communion.

On conserve une série de photos d'Élise, en son beau costume marin blanc de communiantes : elles laissent

¹ Avec onction : avec douceur.

une impression profonde. Sans doute faut-il faire la part du photographe, mais les poses sont si bien choisies et Élise s'y prête avec tant de naturel qu'elles semblent refléter un rayon de la cérémonie du matin. À voir cette attitude recueillie ou le regard tourné vers le ciel, on soupçonne que dans cette rencontre solennelle, Élise a exprimé, avec son adoration, tout son amour et son abandon total aux vues de Dieu sur son âme.

* * *

Vingt-et-un mai 1929, jour de confirmation. Il semble qu'Élise ait été de ces âmes dans lesquelles l'Esprit-Saint triomphe et qui en toutes choses suivent docilement ses aspirations, sans le contrarier jamais. Sans s'en être rendu compte elle-même, semble-t-il, dès la réception du sacrement de confirmation, on remarque de constants progrès dans toutes les vertus ; on voit les admirables transformations de son âme qui chaque jour livre le rude combat de la perfection chrétienne et donne quotidiennement de plus beaux exemples de bonté, de douceur, de charité, de dévouement et de générosité.

Certains dons ont laissé dans son âme une trace profonde. « Il vous est utile, a dit Notre-Seigneur, que je m'en aille, car si je ne m'en allais pas, le Consolateur ne viendrait pas. » Comme il faut que le soleil et la pluie fassent lever le grain mis en terre et monter un épi, de même il fallait que la descente du Saint-Esprit avec ses dons et ses grâces vînt fructifier la moisson des faveurs reçues.

Don de crainte : Élise avait le péché en horreur ; la pensée d'une faute volontaire la faisait frissonner. Ce n'était pas une crainte servile chez elle mais bien l'attention toute filiale d'une âme qui s'efforce d'éviter ce qui pourrait peiner le Cœur du meilleur des Pères.

Don de piété : la piété était pour elle à certains moments, comme un besoin de son cœur : elle ne pouvait se passer de parler à Jésus, pas plus que ses poumons ne pouvaient se passer d'air. « Une âme qui a le Saint-Esprit ne s'ennuiera jamais en la présence de Dieu, disait le Curé d'Ars ; il sort de son cœur une transpiration d'amour. Devant notre bon Sauveur, au Saint-Sacrement le cœur est comme un raisin sous le pressoir : les affections, les pensées, les saints désirs viennent d'eux-mêmes. Comme un vent chaud fond la glace et ramène le printemps, ainsi le souffle de l'Esprit Saint passe sur l'âme, la réchauffe et fait s'éclore les résolutions généreuses. »

Il semble qu'Élise ait reçu en partage, d'une façon particulière, le don de force : sa vie ne devait-elle pas s'épanouir à l'ombre de la croix. Le sacrifice serait la nourriture et la preuve de son amour. Pour gravir les sommets, il faut un guide. « Que c'est beau, s'écrit le Curé d'Ars, d'être accompagné par le Saint-Esprit. Il veut nous mener au ciel, nous n'avons qu'à dire oui ; il nous conduit avec suavité et force, comme une mère conduit son enfant par la main. »

Don d'intelligence : On se rappelle la visite de l'Inspecteur à l'Institut de l'Enfant Jésus. Passant par la classe d'Élise, il posa les questions sur la religion.

Émerveillé par la justesse des réponses, il se hasarda à élargir l'interrogatoire. Élise se fit remarquer par la clarté des vues qu'elle avait sur les questions les plus difficiles au point que le Prêtre ne put s'empêcher d'exprimer son étonnement.

Et que dire du don de sagesse, de cette faveur dont l'effet le plus précieux est de détacher l'âme ? « Oh ! que c'est beau : le Père est notre Créateur, le Fils notre Rédempteur et le Saint-Esprit notre Sanctificateur. Par nous-mêmes, nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien ; il n'y a que l'Esprit de Dieu qui puisse élever notre âme, la détacher de la terre et la porter en haut. Par le don de sagesse, on sent Dieu, on s'abandonne à Lui dans une confiance infinie, très tendre, très douce, sentant les choses humaines bien loin, avec un immense désir de perfection, de pureté, de conformité avec Lui. » Comme des verres grossissants nous font voir les objets dans des proportions agrandies, Élise voyait le bien et le mal en grand : elle voyait la grandeur des moindres actions faites pour Dieu. À une certaine époque de sa vie, Élise regrettait de ne pas avoir suffisamment de contrition pour ce que beaucoup d'enfants considèrent comme des peccadilles. Conduite par le souffle de Dieu, elle n'avait pas de peine à laisser les biens de ce monde pour courir à la recherche des biens du Ciel.

Sous la conduite de l'Esprit Saint, ses sacrifices eux-mêmes contenaient une « douceur moelleuse » ; le sourire qu'elle réservait après chaque victoire remportée, surtout durant sa dernière maladie en est le meilleur témoignage.

« L'Esprit Saint se repose dans l'âme juste, comme la colombe dans son nid. Il couve les désirs de perfection dans l'âme pure, comme la colombe couve ses petits. »

III. - UNE RETRAITE BIEN FAITE

Ce fut en 1933... Le Révérend Père Hellemans, rédemptoriste, prêcha la retraite. Pour garder le recueillement favorable à l'action de Dieu dans l'âme, le Père a conseillé de lire, à la maison, l'histoire de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

Il est 8 heures du soir, toute la besogne est achevée, la famille va goûter les heures délicieuses qui précèdent celles du repos. Commodément installée dans un fauteuil, sous la lumière diffusée par la vasque en opalin artistement décorée, Élise prend en mains le livre recommandé. Elle ne sait pas que l'heure du soir est souvent l'heure de la visite du Maître en quête d'âmes qu'Il veut combler de ses faveurs. « Je me tiens à la porte et je frappe... » Elle ne soupçonne pas l'emprise qu'aura sur son âme, le cachet que donnera à sa vie intérieure celle qui disait que sa mission serait d'enseigner aux âmes simples la petite voie de l'abandon.

Tous les doigts travaillent, tous les yeux lisent, on n'entend plus que le tic-tac du coucou. Élise commence sa lecture : « C'est à vous, ma mère chérie, que je viens confier l'histoire de mon âme... avant de prendre la plume je me suis agenouillée devant la statue de Marie... Longtemps je me suis demandé pourquoi le Bon Dieu

avait des préférences... Jésus a daigné m'instruire de ce mystère... J'ai compris que si toutes les petites fleurs voulaient être des roses, la nature perdrait sa parure, les champs n'auraient plus de fleurettes. Ainsi en est-il du monde des âmes. Dieu a trouvé bon de créer les grands saints qui peuvent se comparer aux lis et aux roses, mais il en a créé aussi de plus petits, lesquels doivent se contenter d'être des pâquerettes ou de simples violettes destinées à réjouir ses regards divins. Plus les fleurs sont heureuses de faire sa volonté, plus elles sont parfaites ».

Élise est captivée, son cœur bat fort dans sa poitrine, son visage s'épanouit. Elle rêve... Serait-ce possible que moi... Et la lecture se prolonge... Il faudra que maman rappelle l'heure. Thérèse a-t-elle continué, la nuit, son entretien avec Élise, lui a-t-elle envoyé quelques pétales des roses promises ?... En tout cas la retraite se clôture avec une généreuse résolution, confiée à la Vierge fidèle. « Au plus d'abandon, au plus de perfection. Amour, toujours amour. Être petite et simple. »

Élise a pris son envol vers les sommets.

On pourra lui parler maintenant de lutte et de sacrifices, elle a compris, la volonté est décidée. L'aimable exemple de Thérèse devant les yeux et le feu de l'amour divin au cœur, elle s'élance à la suite du « Grand Frère ». Elle voit Thérèse s'étudier à la recherche de ce qui peut déplaire à son divin Époux et, une fois l'ennemi dépisté, le poursuivre jusque dans ses moindres retranchements.

Il est édifiant de parcourir les notes spirituelles d'Élise qui mettent sa franchise et sa décision à jour. C'est la guerre à l'égoïsme, à la recherche de soi, « Seconder les autres dans leurs nécessités », « Contenter les cadettes et les aînées », « Dissiper les peines des autres », « Sois aimable pour tous comme si tu servais Jésus », « Beaucoup de oui », « Bonne humeur », « Soumission totale et joyeuse », « Charité souriante », « Donner tous les bonbons reçus un vendredi », « J'ai accepté sans me plaindre mes maux de tête et les ai offerts à Jésus ».

« En cette nuit de Noël, écrit Sainte Thérèse, Jésus fit de moi un pêcheur d'âmes. La charité entre dans mon cœur avec le besoin de m'oublier toujours. Je me sentis dévorée de la soif des âmes. » On se rappelle l'histoire de la conversion de Pranzini, les leçons de catéchisme données à deux petites filles. Cette même charité et cette même soif, Dieu les avait déposées dans le cœur d'Élise. Des dizaines de petits traits dans sa courte vie montrent qu'elle suit son émule de près. Il suffisait de lui demander une prière pour un pêcheur et aussitôt elle s'y mettait ; les prières et les sacrifices se suivaient avec ardeur et persévérance. Le semeur compte-t-il les grains de blé qu'il jette au vent, ou le laboureur le nombre de sillons qu'il a tracés ?

Avec quel cœur et quelle générosité elle prie et s'offre à partir du jour où on lui a recommandé le retour d'un prêtre égaré. « Thérèse a obtenu la conversion d'un bandit au moment de son exécution : pourquoi n'obtiendrions-nous pas la conversion de celui que Jésus avait choisi pour être son Prêtre ? » Elle était déjà

malade au lit. Cette intention est restée vivante en elle, il ne fallait pas la ranimer, elle y revenait d'elle-même et plus d'une fois en en parlant, elle fondit en larmes. « Comme c'est triste un prêtre qui n'est pas fidèle. » Dieu en soit béni, ses prières furent exaucées.

Thérèse peut encore raconter l'histoire des robes de sa poupée. Sa sœur lui présente la corbeille avec les morceaux d'étoffe : « Tu peux choisir ». Sans sourciller, l'enfant répondit : « Je choisis tout ». Plus tard, écrit-elle, lorsque la perfection m'est apparue, j'ai compris que pour devenir un saint, il fallait beaucoup souffrir, rechercher toujours ce qu'il y a de plus parfait et s'oublier soi-même. J'ai compris que dans la sainteté, les degrés sont nombreux, que chaque âme est libre de répondre aux avances de Notre-Seigneur, de faire peu ou beaucoup pour son amour, en un mot, de choisir entre les sacrifices qu'il demande. Alors, comme au jour de mon enfance, je me suis écriée : « Mon Dieu, je choisis tout ! Je ne veux pas être une sainte à moitié, prenez ma volonté car je choisis tout ce que vous voulez. »

Le Seigneur a dit : « Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces et ton prochain comme toi-même ». C'est le programme d'Élise. Aimer Dieu ! Sur son lit de malade, elle dira comme Pierre : « Tu sais Seigneur que je t'aime ». De bon matin et souvent dès minuit, son cœur s'élèvera vers Dieu dans une offrande amoureuse de la journée.

« Père éternel, je vous offre cette journée avec toutes mes pensées et mes actions, pour Votre Gloire, pour le salut de mon âme et avec l'intention de gagner toutes les

indulgences que je puis gagner. Et je les laisse entre les mains de la Sainte Vierge pour qu'elle en dispose comme elle le voudra, pour les âmes du purgatoire, en faveur desquelles j'abandonne tout ce que je puis gagner pendant ma vie, à ma mort et après ma mort. »

Belle prière, qui dépeint bien Élise, l'orientation de son âme, sa générosité, sa dévotion mariale !

Lui arrive-t-il un contretemps ?, vite elle accepte :

« Seigneur Jésus, je sais qu'il ne m'arrivera rien que Vous n'ayez prévu, réglé de toute éternité. J'accepte d'un cœur soumis et reconnaissant tout ce qu'il Vous plaira de m'envoyer, avec toutes ses peines et ses souffrances. »

« De toute son âme » : sa grande joie intime, elle la trouve au pied du tabernacle où, seule avec son Bien-Aimé, elle peut lui offrir toutes ses affections, ses désirs de perfection et ses projets de dévouement. De là, elle passe à l'apostolat « de toutes ses forces » ; elle va jusqu'au bout, jusqu'à l'épuisement total.

« Son prochain » : après l'amour de Dieu, une seule pensée domine sa vie : faire du bien, le semer à pleines mains, y mettre tout son cœur pour captiver les âmes et les conduire à Dieu, son unique amour.

Le Seigneur nous appelle à aimer, à aimer d'un amour qui ne se paie pas de mots, mais qui sait aller d'emblée au service de ce qu'il aime et même quand il le faut, au sacrifice.

Une monitrice de colonies raconte qu'un jour, revenant de la plage, Élise échangea ses chaussures

contre celles d'une petite amie, qui ne pouvait marcher à cause d'un clou dans ses souliers, et fit joyeusement la route (15 minutes) en boitillant.

Formée à l'école de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, Élise peut faire passer dans sa vie de tous les jours, la lettre suivante qu'elle reçut pendant sa maladie.

« Schilde, 17-VI-35.
(2 mois avant sa mort.)

» Bien chère enfant,

» ... et je te dis moi qu'il n'y a qu'une seule chose qui est vraie et qu'il importe de savoir, c'est que Dieu est bon, d'une bonté que nous devons apprendre à connaître et à goûter. Le Bon Dieu est bon, Élise, et on le définit plus exactement en disant qu'Il est bon, qu'en disant qu'Il est l'être nécessaire, éternel, tout-puissant.

» **Dieu est bon** et toute la bonté qu'Il a mise au cœur des mamans et toute l'affection qu'Il a mise au cœur des amis et toute la tendresse qu'il a répandue dans les âmes des petits enfants, tout ce que le ciel et la terre contiennent de bonté, multiplié par l'infini, ne sont qu'un pâle reflet de la bonté de Dieu.

» **Avoir la foi**, mon enfant, ce n'est pas tant croire à l'existence du Bon Dieu ; cela saute aux yeux ; mais avoir la foi, c'est "**avoir le sens du cœur de Dieu**", de ce Cœur qui nous aime dans tous les événements de notre vie, ceux qui nous réjouissent et ceux qui font grincer notre pauvre nature.

» **Avoir l'espérance**, ce n'est pas espérer comme nous espérons le beau temps après la pluie, mais c'est avoir **l'assurance** que Dieu dispose toute chose pour notre plus grand bien. **La joie** des enfants de Dieu est faite de cette assurance qu'ils vivent sous le regard constant et persévérant d'un Père, d'une bonté sans égale et penché sans cesse sur nos misères et nos faiblesses ; d'un Père qui a hâte de nous soustraire à nos **souffrances nécessaires** après qu'Il nous a donné son Fils pour les porter avec nous.

» À cette bonté de Dieu qui se donne, à cette charité qui se répand et dont nous sommes le fruit avec tout ce que nous avons et avec notre merveilleuse destinée, nous devons répondre par la bonté, par la charité et par l'amour. "Aimer, disait Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, est notre vocation." (Ma vocation c'est l'amour.) Pour toi, Élise, ta vocation actuelle c'est d'être une malade par amour. Ce que l'on fait par amour est éternel, parce que l'amour transforme tout.

» Ton temps sur un lit de malade est aussi précieux que celui d'un missionnaire au travail, d'un apôtre en plein rendement apostolique, du Saint Père lui-même dans l'administration de l'Église, parce que l'amour identifie nos actions à celles du Christ.

» Par la Charité, nous sommes un avec le Christ louant, expiant, offrant, suppliant avec Lui. L'autel où tu es ainsi unie au sacrifice de Notre-Seigneur c'est ton lit de souffrance, comme pour le missionnaire c'est son champ d'apostolat, comme pour l'apôtre c'est son œuvre, pour le Pape son bureau de travail.

» **Toutes ces vies dévouées** à Dieu ne forment, unies à toutes les messes qui commencent à tous les instants, qu'une offrande unie à l'offrande éternelle du Christ Jésus, offrande portée sur des millions d'autels, des devoirs d'état de chaque chrétien, par les millions d'autels des prêtres de l'univers, sur l'autel sublime du ciel, où le Christ célèbre à jamais le sacrifice de louange à la gloire de la très Sainte Trinité.

» Que ton offrande ne fasse pas défaut et qu'elle soit belle par le cœur et la générosité que tu y mettras.

» Je suis effrayé, Élise de cette potion concentrée qu'est ma lettre... Au revoir... sois courageuse et simple dans l'offrande, bonne pour ta garde-malade... Reçois ma meilleure bénédiction.

» P. S. - Je transcris à ton intention une petite poésie de Camille Melloy.

J'ai mordu, dès mon enfance
Au pain noir de la souffrance
On désire, on aime, on pense
L'esprit souffre après le cœur.
Pour nous, pauvres, c'est la règle
Je l'accepte vaillamment.
J'ai pris goût au pain de seigle
À le manger si souvent.
Il ranime et fortifie
Il donne de lutter mieux
La douleur est pain de vie
Quand on la reçoit du Bon Dieu.
Oh ! Qu'à ce cœur frémissse
Notre cœur trop peu chrétien
Prions-le qu'Il nous nourrisse
De ce pain quotidien.

» «Je te supplie, ô bon Jésus, d'abaisser ton regard divin sur un grand nombre de petites âmes, je te supplie de te choisir en ce monde une légion de petites victimes dignes de ton amour.»

(Prière de Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus.) »

Quand l'aînée, qui se destine à l'enseignement, atteint l'âge d'entrer à l'école normale, les deux sœurs rentrent au foyer familial.

Élise va pendant un an à l'école Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus qui est proche de la maison, puis elle poursuit ses études à l'Institut de l'Enfant-Jésus, à Etterbeek.

C'est là qu'elle prend son essor.

Elle devient cadette.

IV. – CADETTE

La fédération des cadettes est une section spéciale de la croisade eucharistique de l'apostolat de la prière. Quand on ouvre la notice explicative de la section on y lit : « Veux-tu faire de ta vie quelque chose de riche et de grand ? Tourne ces pages, lis... viens et suis **le Christ, ton Frère** ».

Le chrétien est un disciple de Jésus-Christ, la section des Cadettes est l'école où la chrétienne apprend à vivre son baptême en croyante convaincue ; elle y sera entourée d'une élite, tout entière au service du Christ, du Pape, de l'Église, des âmes ; elle pourra s'exercer à l'esprit de conquête pour son entrée dans l'action catholique en bon soldat du Christ.

Tout le programme de la vie de cadette se résume en deux mots : elle s'offre, elle se donne.

Pour se rendre compte du bonheur qu'Élise ressentit le jour où elle fut reçue dans la section et de la façon dont elle fut fidèle à son programme, il suffirait de se rappeler le court entretien qu'elle eut avec son directeur de conscience quelques jours avant sa mort.

« Oh Quel bonheur ! Je suis la petite sœur du Christ puisque j'ai été reçue cadette. Notre-Seigneur est mon Grand Frère. Petite sœur du Christ, c'est mon plus beau titre. Il faudra le mettre sur la lettre de faire-part annonçant mon départ pour le Ciel ! »

Le prêtre la taquinant un peu :

- Mais tous les hommes sont frères de Jésus, puisqu'ils sont fils adoptifs du Père par la grâce de leur baptême.

- Oui, mais moi, il m'a acceptée comme cela !

- Et que fais-tu de l'amitié que Jésus offre à ses prêtres ? Tu sais bien d'ailleurs que les amis sont des parents que l'on choisit.

- Oui, mais un frère qui est un ami... cela dépasse tout.

Aussi exigea-t-elle qu'après sa mort on épinglât l'insigne des cadettes bien en évidence sur sa robe blanche.

À partir du jour de sa promesse de Cadette, tout lui devient matière à offrande. Dans ses peines comme dans ses joies, elle est toujours attentive à ne rien perdre. Durant sa longue maladie, ce sera son souci constant et nous la voyons après un moment de défaillance se ressaisir et repartir aussitôt, le regard fixé sur le crucifix, à la poursuite de son idéal de cadette. La souffrance ne l'a d'ailleurs jamais rebutée.

Dès l'âge de huit ans, elle s'offre en holocauste. Sa grand'mère meurt après une longue maladie : « Je voudrais souffrir encore plus que Bonne-Maman, s'écrie-t-elle, pour que les pécheurs se convertissent ».

Elle songe à se faire infirmière pour se dévouer aux malades, en qui elle veut voir son cher Jésus. Plus tard elle entend parler du règlement sévère de l'ordre du

Carmel, et par amour de la souffrance endurée pour les âmes elle manifeste dès lors le désir de suivre les pas de Sainte Thérèse.

À défaut de sacrifices héroïques, elle multiplie les petits sacrifices. La constance dans la générosité, n'est-ce pas déjà de l'héroïsme ? Il faut parcourir ses carnets pour se rendre compte de la lutte que la cadette livre chaque jour pour une intention bien déterminée.

Prenons au hasard : un lundi 18 juillet, elle marque 10 victoires pendant les différents repas ; le 21, elle fait le sacrifice d'un jouet pour un petit pauvre ; le 23, c'est l'effort pour une obéissance prompte ; le 24, 6 victoires : j'ai fait des actes de douceur ; j'ai donné à un petit pauvre l'argent que j'avais pour un bonbon ; observé le silence au dortoir ; 9 victoires : j'ai lutté bien fort contre mon défaut dominant ; 8 victoires : je ne me suis pas disputée avec ma sœur, j'en avais cependant fort envie...

Âme sincère, elle connaît des faiblesses, mais lutte en silence parce qu'elle porte en elle l'impérieux désir de l'infinie perfection. Élise note aussi ses défaites : « Je n'ai pas voulu me sacrifier pour un pauvre... J'ai "grogné" au moment du coucher... J'ai été méchante avec une compagne... Je n'ai pas été charitable... ».

Un jour, un garçonnet qui se prépare à la communion privée (Noël 1934) tombe malade ; faute de préparation, ce beau jour si ardemment désiré sera retardé pour lui. Élise l'apprend et, bien qu'elle doive se ménager elle-même, brave tous les temps, et la voilà chaque jour au chevet du petit malade ; elle l'instruit et prépare son

cœur à la première visite du Seigneur. Le grand jour arrivé, dans quel cœur - celui de l'enfant ou celui d'Élise - fleurira le plus grand bonheur ?

Pendant le carême, Élise ne mange jamais de bonbons, elle les distribue tous aux petits pauvres. Son grand souci c'est de faire des heureux. Un matin en se rendant en classe, elle rencontre un petit malheureux ; elle n'a pas beaucoup de temps, cela ne fait rien, elle conduit vite l'enfant chez le boulanger et lui offre un bon déjeuner. Bien des semaines après, elle s'en veut encore de n'avoir pas pensé à demander l'adresse des parents.

Et que de traits charmants on pourrait raconter sur le chapitre des colporteurs. Élise sait qu'on se méfie de cette catégorie de mendiants et que si facilement on les éconduit. Elle en fait ses préférés, les accueille toujours avec son plus aimable sourire. Elle sait que la manière de donner vaut mieux que ce que l'on donne et les traite toujours avec la plus grande politesse.

Les colporteurs sont touchés de tant d'amabilité et profitent du nouvel an pour l'inviter à choisir un des objets étalés sur leur éventaire. Malgré toute leur insistance, Élise se refuse la joie d'accepter leur offre, sa délicatesse lui interdit de priver ces bonnes gens de la moindre des choses.

Plus tard, sur son lit de souffrance, ce sera pour elle un grand sacrifice de ne plus pouvoir faire elle-même ses aumônes, et c'est la raison qui lui fera le plus souhaiter de pouvoir se lever.

Ses prières ne furent pas interrompues. Le jour même de son envol pour le ciel, sa maman relayait la chère enfant dans l'œuvre dont celle-ci avait tracé la voie.

Les chapelets, les oraisons jaculatoires se suivent pour le Pape, l'Église, le Clergé paroissial, les âmes du purgatoire, les missions, les intentions qui lui sont recommandées, des intentions personnelles, telle « la conversion d'un socialiste qui se moque de moi... », on n'en finirait pas si l'on voulait tout énumérer.

Elle prie ardemment pour la conversion des mourants et dans ce but fait des neuvaines de communions ; aussi sa joie est grande quand elle apprend que l'un ou l'autre des pécheurs invétérés pour lequel elle a intercédé auprès de Dieu, daigne recevoir enfin la visite du prêtre. Cette consolation lui fut prodiguée bien souvent.

En vraie Cadette, Élise voulait être une ouvrière utile de l'Église : elle vivait le dogme de la Communion des saints.

Dans ses notes nous avons trouvé la liste de ses intentions de chaque jour : elles sont universelles, catholiques ¹ ; elle consacrait :

- les dimanches au Pape et à l'union des Églises ;
- les lundis aux missions, aux missionnaires et à leur ravitaillement ;
- les mardis à rendre grâce à Dieu de tous ses bienfaits ;
- les mercredis aux âmes du purgatoire ;
- les jeudis à M. le Curé, sa paroisse et ses œuvres ;

¹ Catholique, au sens premier du terme, c'est-à-dire général, universel.

- les vendredis à tous les prêtres en général et à quelques-uns en particulier ;
- les samedis à son Directeur de conscience et à ses œuvres.

Le code de vie de la cadette du Christ demande le **don de soi**. Il faut qu'elle éclaire par le rayonnement de sa vie chrétienne. Élise l'a compris : toujours enjouée, elle se donne à tous, cherche à s'effacer.

Elle est grande pour son âge ; quand elle commence à dépasser son aînée, qui en est un peu vexée, elle laisse celle-ci emprunter seule le trottoir, et marche à côté, dans la rigole. En visite, si l'on fait allusion à leurs tailles et qu'on les invite à se mettre l'une près de l'autre pour en juger, elle ploie légèrement les genoux pour que sa sœur paraisse la plus grande.

Élise est un joyeux boute-en-train, gentiment espiègle, mais jamais ne perd de vue sa belle devise « SERVIR » qu'elle pratique avec amour. Sans qu'il y paraisse, elle étudie son entourage et s'ingénie à lui être agréable : elle va au devant des désirs de chacun. Quelqu'un qui l'a particulièrement bien connue disait : « elle ne vit que quand elle peut rendre service ».

Jusqu'aux derniers jours de sa vie, alors même qu'elle ne peut plus le faire effectivement, elle s'occupe des intérêts de la paroisse et des campagnes qu'on y organise (campagne pascalle, campagne scolaire, etc.). Quelle joie quand on lui annonce un retour à l'Église ou une nouvelle recrue pour l'école ou le Patro ! « Je souffrirai

avec le sourire pour la paroisse » fut une de ses promesses avant la campagne. Elle n'y faillira jamais.

Élise sait faire le sacrifice d'un jour de congé pour le passer au chevet d'un malade « pour faire plaisir à Jésus », elle l'encourage et le distrait par des paroles qui viennent du cœur. Elle veut se faire infirmière et son chagrin est grand, lorsque Maman, la jugeant trop sensible pour une telle mission, se refuse à la suivre dans cette voie.

Elle a le talent de sécher les larmes chez les petits, et cependant, bien qu'elle soit d'un naturel gai, on la surprend à pleurer parce qu'elle a rencontré un infirme, qu'on lui a parlé d'une famille en détresse, ou simplement parce qu'elle soupçonne une peine chez les siens.

Son cœur est sensible à toutes les misères : « O toi, lui dit un jour sa sœur, si tu apprenais qu'un malheur est arrivé au fin fond de la Chine, tu te rendrais malade à force de pleurer ».

Un prêtre nous écrit :

« Élise avait certainement une idée exacte de la **Sainte Messe**. Je me souviens lui avoir parlé longuement de la doctrine du Révérend Père de la Taille qui fut une révélation pour elle. À l'offertoire nous offrons le pain qui nous remplace. À la consécration le Christ prend la place du pain, donc la nôtre et s'offre à son Père pour nous, nous offrant en même temps. Le Père agrée le sacrifice de son Fils et nous le rend par la communion. J'appliquais cela aux quatre buts de la prière : adorer, remercier, demander pardon et demander des grâces. C'est aussi à cette occasion qu'elle m'a parlé, image à

l'appui, de sa dévotion à la Messe qui se disait constamment dans le monde. (Cadran de messe.)

» Son offrande de cadette était à ses yeux intimement liée à la messe à laquelle elle assistait ou aurait désiré assister et aux messes qu'à chaque instant les prêtres commençaient en quelque point du globe. Cette idée la transportait. Il y avait pour elle des réalités chrétiennes qui la soulevaient comme hors d'elle-même, elle en avait comme des sortes de ravissements, d'extases naturelles qui faisaient fréquemment perler une larme à ses yeux. La conséquence était sa vive et extrême douleur quand, par légèreté ou par un peu d'exubérance, elle avait en quelque sorte désavoué pratiquement ses convictions en ne suivant pas la grâce ou en manquant de générosité ou d'esprit de sacrifice. Son regret allait également jusqu'aux larmes et cette lutte entre sa nature enjouée et un devoir pénible ou un sacrifice imposé par sa santé ou la volonté maternelle, par exemple, devenait un vrai combat qu'elle livrait consciemment, en pleurant parfois, en répliquant même doucement mais la plupart du temps en triomphant pratiquement. Ce triomphe faisait s'évanouir sur ses lèvres les protestations inachevées et pointer le sourire dans les larmes, comme l'arc-en-ciel à la fin des ondées.

» C'est surtout quand elle fut condamnée à garder le lit qu'elle a vécu cette union de son sacrifice et de sa vie au sacrifice du Christ à la messe. Je me souviens qu'elle me demandait parfois l'heure à laquelle je dirais la messe le lendemain : "Je voudrais que vous m'offriez entièrement, comme cela je puis le faire avec vous". Elle

me dit un jour : “La messe, ça me fait rêver” voulant exprimer ainsi l’intuition qu’elle avait de la grandeur du Saint Sacrifice. Je lui dis un jour que la messe c’était le temps fort de notre journée comme la croix avait été le temps fort de la vie de Notre-Seigneur. Plus tard, elle revenait volontiers sur cette idée. Cette substitution du Christ à nous lui a mis au cœur cette audacieuse et simple affection pour Notre-Seigneur qu’elle appelait son Grand Frère. Et quand je lui faisais remarquer que c’était un Grand Frère qui était Dieu et qu’il fallait donc aller à Lui avec respect, elle avait des réparties de bon sens de ce goût-ci : “Oui, évidemment, mais Il l’a voulu ainsi. Jésus sait bien comment je suis. Je fais mon possible pour le respecter, mais je suis sa petite sœur”.

» Je l’ai toujours engagée, nous écrit son Directeur de conscience, à élargir ses intentions, à prier avant tout pour des intentions universelles ; cela correspondait parfaitement à ses aspirations intimes. Je ne sais plus quelle fut sa répartie, mais je sais qu’elle accueillit l’idée avec enthousiasme quand je lui livrai cette pensée de Montaigne : “L’amitié a les bras assez longs pour se tenir et se joindre d’un bout du monde à l’autre”.

» Je me souviens encore, écrit le même prêtre, lui avoir un jour expliqué l’union de nos sacrifices à celui de Notre-Seigneur en parlant d’un calice que j’avais vu où le Christ en croix formait une face du pied et Marie attachée au dos de la même croix formait l’autre face. Je lui disais que notre vie devait être cela. Que tous les chrétiens avaient leur croix ; les uns dans une même série de petites croix ; les autres dans une croix lourde

et brutale, mais que tous nous avions à la porter avec le Christ pour y mourir avec Lui. Cette image du calice lui est revenue bien souvent quand elle souffrait beaucoup : “Je pleure bien souvent comme une petite sotte, disait-elle, mais j’accepte, je veux accepter”. Et c’était toujours son beau sourire volontaire à travers ses larmes également toujours prêtes. Remarquable était aussi son désir de la communion. On la lui portait volontiers. Je crois qu’aux dernières semaines de sa vie elle a communie à peu près à toutes les heures du jour et de la nuit. Elle avait un véritable et irrésistible désir de recevoir Notre-Seigneur, ce qui entraînait parfois en conflit avec l’heure des médicaments. Elle savait câlinement nous amener à lui apporter le Maître à trois ou quatre heures du matin. Elle était partagée entre son grand désir de communier et le fait de déranger le prêtre. Mais son amour pour Jésus l’emportait, dès qu’elle voyait que l’offre était sincère : “Vous m’apporterez mon Frère !” - “Bien sûr ! C’est tôt et vous avez l’air fatiguée” - “On se reposera ailleurs.” Un jour elle me dit : “Ce ne sera plus pour longtemps, ou bien je serai guérie ou bien...”. Elle achevait par un de ses sourires intelligents dont elle avait le secret. “Et tu acceptes l’un ou l’autre ?” - “C’est comme le Bon Dieu voudra !”

» Un autre souvenir en passant : Elle avait assez peu le souci de l’instruction. Si son devoir d’état la préoccupait, ce n’était pas pour le résultat : elle avait l’intuition qu’elle n’en aurait jamais besoin. Quand je lui parlais de la nécessité de la formation intellectuelle pour son apostolat plus tard, elle me répondait avec un brin

de moue : “Mais je n’aurai jamais besoin de tout ça, du moment que je sais lire et écrire je ferai du bien sans tout le reste. L’école ça sert surtout à occuper mon temps et m’apprendre à obéir - j’en ai besoin - et à former mon caractère !” »

V. - LE CHAPELET DES ENFANTS

Notice historique.

Une œuvre née en France pendant la guerre, après y être demeurée longtemps cachée, y a pris depuis quelques années un merveilleux essor.

Elle a reçu, avec les encouragements de Notre Saint Père le Pape Pie XI, l'approbation presque unanime des cardinaux, archevêques et évêques français.

Elle semble destinée à s'étendre avec la même rapidité dans notre pays si dévot à Marie.

C'est le Chapelet des Enfants. Ses origines sont d'une délicieuse simplicité.

À Misery, petit village de la Somme presque totalement déchristianisé, une pieuse jeune fille avait l'habitude de visiter, chaque après-midi l'église solitaire pour y réciter le chapelet.

« Un jour, écrit-elle, Jésus permit que ma visite coïncidât avec la sortie des enfants de l'école.

Une petite tête curieuse apparut dans l'entrebâillement de la porte, puis deux, puis trois... Je demandai aux petits curieux de se mettre à genoux et de réciter avec moi un "Je vous salue, Marie".

» Le lendemain, je revins voir Jésus à la même heure, laissant la porte de l'église entr'ouverte. Cette fois, presque tous les enfants entrèrent, l'église se trouvant près de l'école.

» Le troisième jour ils y étaient tous.

» L'Ave Maria fut bientôt remplacé par une dizaine de chapelet. Une règle de discipline s'ensuivit : le "Chapelet des Enfants" était fondé.

» Vers cette époque, c'était le 50^e anniversaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, Sa Sainteté le Pape Pie X prescrivit une neuvaine de prières publiques en préparation à la fête du 8 décembre.

» Les enfants du Chapelet de Misery invitèrent leurs parents à venir avec eux faire la neuvaine à l'église. Cette neuvaine eut un grand succès, elle fut couronnée par de si belles conversions qu'on la recommença tous les ans dans ce petit village, et chaque fête du 8 décembre amena de nouveaux retours. »

Peu à peu la dizaine de l'église ne suffit plus aux enfants de Misery. Ils s'efforcèrent d'obtenir une seconde dizaine récitée le soir en famille. Un à un les parents cédèrent. Mais quand on prie la Très Sainte Vierge, on est près de revenir à Dieu. Peu de temps après, la paroisse indifférente était convertie, et elle se signale encore à l'heure actuelle par sa grande ferveur.

En 1927, le R. Père Voinot, rédemptoriste, ayant eu connaissance de ces faits, fut d'avis qu'ils devaient être publiés, afin de pouvoir étendre à toute la France les bienfaits de la dizaine quotidienne du Chapelet des Enfants.

Dans la prodigieuse diffusion qu'il connut à partir de 1927, qu'est-il advenu du Chapelet des Enfants ?

Fidèle à son humble origine, l'œuvre a gardé sa simplicité enfantine et n'est-ce pas là ce qui nous garantit son authentique caractère d'œuvre du Bon Dieu ? Une personne par paroisse (instruite ou ignorante, riche ou pauvre, qu'importe, pourvu qu'elle ait du zèle et de la charité) invite chaque jour les petits enfants qui sortent de l'école à faire un détour pour passer devant l'église paroissiale. Et là, les groupant au pied du Tabernacle, elle récite avec eux une dizaine de chapelet pour leur famille, pour leur paroisse, pour leur Patrie.

Le groupe grandit vite en nombre et en ferveur. Et alors, aux plus fidèles, la zélatrice demande d'ajouter une seconde dizaine qu'ils diront à voix haute, chez eux, le soir, en tâchant d'obtenir, par une douce insistance, que le reste de la famille vienne s'y associer.

Quoi de plus simple et quoi de plus facile ? Pas d'inscription ; pas d'engagement. On ne demande aux petits qu'une chose bien à leur portée : dire pieusement un « Notre Père » et dix « Je vous salue, Marie », à des intentions qui les touchent de près, qu'ils comprennent sans peine.

Aussitôt qu'un enfant semble fidèle, on lui procure un chapelet. Quant à la régularité, à la fidélité de nos petits distraits, elle est assurée par l'entraînement des autres.

Est-il besoin de souligner les résultats obtenus ?

L'Église, où Jésus, si souvent délaissé par les grandes personnes, attend des adorateurs, s'anime chaque jour à la visite naïve des petits enfants.

Groupés devant l'autel, ils répètent humblement le salut de l'ange. Se pourrait-il que leur Maman du ciel ne se laisse pas toucher ? Or, il s'agit le plus souvent d'enfants grandissant dans des milieux indifférents ou hostiles, de pauvres petits déshérités spirituels. Quelle arme sera pour eux cette habitude contractée dans l'enfance d'invoquer la Sainte Vierge chaque jour !

Parmi ces petits, que le Chapelet des Enfants aura pris dans l'ignorance et loin de Dieu, beaucoup croîtront en ferveur. D'autres s'éloigneront malgré tout, c'est certain, mais n'est-il pas permis de penser que la bonne Mère, invoquée par eux chaque soir de leur enfance, ne les abandonnera pas et qu'elle fera son affaire de leur salut.

Des milliers de paroisses, en France et déjà chez nous, ont éprouvé les bienfaits de l'œuvre nouvelle. Nos Seigneurs les Évêques lui ont fait le meilleur accueil.

Son enfantine simplicité permet de l'établir partout. Elle ne demande aucune dépense, aucun local spécial, aucune connaissance particulière. S'il est impossible de grouper les enfants à l'église ou de les avoir tous les jours, on les réunit où l'on peut, quand on peut et on leur recommande sans se lasser la dizaine, au foyer, prélude pour la famille entière du retour à la foi et aux pratiques chrétiennes.

Ah ! Si dans chaque paroisse une âme de bonne volonté, dévouée à Marie, voulait faire sien cet apostolat, quelles grâces ne ferait pas descendre cette croisade de prières, sur les pauvres populations de nos villes déchristianisées et de nos campagnes demi-païennes !

Une œuvre véritablement agréable à Marie doit trouver sa place dans une paroisse qui lui est consacrée. Monsieur le Curé eut bientôt fait de décider sa fondation. Mais à qui la confier ? Il fallait une grande fille ayant à cœur de consoler, par ses visites, Notre-Seigneur si souvent délaissé au Tabernacle, capable d'éveiller et d'entretenir chez les enfants la foi en la présence réelle et de leur donner, dès l'âge le plus tendre, la bonne habitude de venir à l'église. Il lui fallait aussi un grand amour pour la Sainte Vierge et les enfants, assez de douceur pour se faire aimer des petits et de fermeté pour maintenir la bonne tenue à l'église. Qui donc mieux qu'Élise réunissait les qualités requises et offrait le plus de chance de succès ? Aussi quand Monsieur le Curé le lui proposa, elle fut ravie et, sans tarder, dressa ses plans.

Ce lui fut chose facile : elle connaissait tous les petits du quartier et en était aimée. Quand Élise venait les chercher pour les promener ou pour jouer, c'était fête pour ce petit monde. À contempler ce joli groupe, naturellement venaient à l'idée ces paroles de l'Évangile : « Je connais mes petits agneaux et ils me connaissent ». Quand l'heure du chapelet approchait, il fallait la voir grouper autour d'elle les bambins de 3 à 4 ans, du quartier. Ils étaient 4, 6 et parfois plus. Petite bergère au service du bon Pasteur, elle avait d'eux un soin vraiment surnaturel. Pour aller à l'église, il fallait être propre. Coquette de sa nature, elle aimait à ce que ses petits agneaux soient bien mis : elle ajustait ici un chapeau de toile, là elle attachait un tablier, à un

troisième, elle mettait un jersey, et puis, la main dans la main, on partait pour l'église.

Pour faciliter et agrémenter la promenade on ira en voiture. Aux deux bras du plus grand elle attache une corde : les petits marcheront à l'intérieur et tiendront la corde. Élise sera le cocher. Tout le petit monde est à sa place. En avant la voiture. Conduis, cocher !

Son clair regard et son sourire disaient à qui la rencontrait toute sa joie et toute sa fierté. L'entrée à l'église se faisait en bon ordre ; d'abord un beau signe de croix - mais un beau - avec de l'eau bénite ; puis la gémuflexion en disant : « Bonjour petit Jésus » ; devant l'autel de la Vierge, elle distribuait des chapelets mignons ou faisait joindre les menottes ¹.

Pas de doute que ces murmures d'*Ave* qui se suivaient devaient aller droit au cœur de Marie. Encore quelques prières pour Papa, pour Maman, pour la Paroisse, pour la Patrie, et puis, c'était le départ avec un « Au revoir petit Jésus ».

Apprendre à prier à ces petits ne suffisait pas au cœur d'apôtre d'Élise. Elle savait que la vie chrétienne est une lutte et elle voulait que tout jeunes encore, ces enfants s'exerçassent au maniement des petits sacrifices. C'est ici qu'on retrouve son esprit ingénieux dans l'apostolat. Pour que l'effort soit moins pénible et supporté même avec entrain, la fête de Monsieur le Curé lui fournit une merveilleuse occasion. Elle communiquera à tout le petit monde, son grand désir de faire plaisir. Elle a

¹ Menotte : main.

confectionné un grand cœur de soie rouge dans lequel sont préparées, à l'aide d'épingles à têtes de couleur, des fleurs en organdi ¹ blanc. Chaque corolle représente une prière, chaque épingle un sacrifice. Monsieur le Curé, ému, dépose aux pieds de la Madone l'offrande des chères petites âmes dans lesquelles, grâce à une animatrice sans pareille, l'idéal a fleuri.

Jusqu'à ses derniers jours, l'œuvre du Chapelet était restée **son** œuvre. Une de ses compagnes de classe raconte que lors d'une visite, Élise lui dit : « Sais-tu que, depuis quelques jours, de nouveaux locataires sont arrivés en face. Il y a un petit qui joue bien souvent au jardin. Quelle chance ! un nouveau petit que j'irai chercher pour l'œuvre du Chapelet ».

Avec quelques courtes éclipses, l'œuvre fonctionne toujours : nul doute que du haut du ciel, la chère fondatrice veille sur ses petits enfants et présente leurs beaux « *Ave* » à la Vierge Marie.

¹ Organdi : sorte de tissu.

VI. - CROQUIS D'APÔTRE

Dans ce monde où l'on peut rarement parler de Dieu, il faut le faire rayonner par l'intensité avec laquelle on Le porte en soi. Il faut qu'Il soit tellement en nous que nous le manifestations infiniment mieux que par des paroles.

Léon OLLÉ-LAPRUNE

Sa devise : **Tout pour Jésus !**

Elle est avenante et charmante avec ses beaux cheveux châains foncés encadrant son front pensif, ses grands yeux pers ¹, tour à tour sombres ou clairs, mais toujours lumineux, la bouche bien dessinée s'éclairant d'un ravissant sourire qui lui conquiert tous les cœurs. Elle a la voix douce et agréable et a le secret des choses aimables à dire à ceux qu'elle fréquente. Elle aime être belle et répond à son directeur de conscience qui la met en garde contre la coquetterie : « Qu'est-ce qu'il y a à se rougir les ongles ! Si cela peut rendre plus sympathique, pourquoi pas ! Il faut tout faire pour attirer les âmes ».

¹ Pers : couleur où le bleu domine.

Elle n'est pas la seule à le penser. Un diplomate français en mission à Rome, parlant d'apostolat avec sa jeune épouse, lui disait : « Pour que vous puissiez avoir l'influence que nous souhaitons pour le bien, il faut qu'on dise de vous : « M^{me} X... est très bien habillée ».

Une mine espiègle, un adorable sourire, une jolie voix persuasive sont au service d'une volonté tenace qui arrive toujours à ses fins. Tout enfant, elle fait abstraction de ce qui pourrait lui causer un plaisir personnel et s'efface devant les autres.

Elle passa pieuse, joyeuse et bonne, entraînant dans son sillage le cœur des petits et des grands qu'elle offrait au Seigneur comme un bouquet d'amour. Elle aime, elle se fait aimer, c'est toute sa vie, son unique moyen d'action, le meilleur des apostolats d'ailleurs, le secret qui force les âmes. Élise était tout naturellement douce et gentille.

La chère petite Sœur du Christ ne vit vraiment que pour les autres, et son souci de faire plaisir est toujours poussé à l'extrême. Pour partir en vacances, elle prépare sa valise : en cachette elle entasse en quantité porte-plumes, crayons, fil, aiguilles, chapelets, mouchoirs, chiffons, cirage, etc., etc., elle n'oublie rien pour venir en aide aux enfants des colonies gratuites.

Sa tante, qui voit le manège, inspecte à son insu les bagages et enlève ce qu'elle juge inutile. Arrivée à Heverlee, Élise, pleine de prévenances pour ses petites compagnes, leur promet à l'une ceci, à l'autre cela. Hélas ! quelle déception ! Ce qu'elle a si soigneusement rangé sous son linge et ses vêtements ne s'y trouve pas.

Elle devine ce qui s'est passé ; pourtant, malgré le chagrin de ne pouvoir être fidèle à sa promesse, elle garde son humeur charmante et c'est en riant, qu'au retour, elle fait part de sa déconvenue à sa famille.

Lorsqu'on lui confie la garde du dortoir, sa bonne nature lui dicte ce qu'il convient de faire pour obtenir le silence et l'ordre. Elle ne gronde pas et ne cherche pas à imposer sèchement sa volonté. Avec son adorable sourire et sa spontanéité coutumière, elle demande : « Qui veut faire un sacrifice pour le petit Jésus ? » ou encore : « Qui veut préparer une bonne communion pour demain ? » et les enfants sont subjugués par sa suggestion.

Joyeuse de caractère, elle a le talent de communiquer sa bonne humeur, sa gaieté de cœur à toutes celles qui l'approchent ; entraînant, elle aime à organiser de petites séances récréatives avec et pour ses petites compagnes de colonie ; semer la joie et le bonheur autour d'elle est comme son mot d'ordre de chaque jour ; compatissante et serviable, elle partage la peine des autres, a pour chacune un petit mot qui fait sourire et sèche les larmes. De bon cœur, elle donne les friandises reçues de maman à ses compagnes moins favorisées qu'elle.

Sa générosité pour les enfants pauvres est aussi une de ses marques distinctives. Lorsque, en 1932, la bonne sœur Joséphine suit les cours de la Croix-Rouge à Etterbeek, Élise se trouve bien des fois à l'arrêt du tram pour remettre à la sœur des paquets renfermant de petits tabliers qu'elle a confectionnés elle-même avec des

restants de robes et de tabliers usagés. À sa demande, ses petites amies de classe contribuent à augmenter le nombre de vêtements confectionnés.

Elle a pour contempler le ciel bleu, le soleil, les fleurs, des yeux de François d'Assise, mais dans son cœur très pur comme dans celui de Jésus, son Frère, il y a une place de choix réservée aux petits enfants.

Le jeudi, elle arrive au patronage traînant à sa remorque trois ou quatre tout petits recueillis en chemin, et prévoyant les objections des dirigeantes, elle s'empresse d'expliquer : « Ils ne comprendront pas au catéchisme, mais ils sont si gentils... Je les ai pris tout de même... je m'en occuperai... » En retour, les enfants l'adorent. Au jeu on se l'arrache littéralement : son entrain, sa simplicité, sa joie lui donnent sur les petits un ascendant qui fait l'admiration des grands.

Avant même d'appartenir à l'Action Catholique, elle s'y dévoue avec ardeur, sollicitant parfois les concours les plus imprévus. Un jeudi de vacances, des professeurs la rencontrent à Boitsfort encombrée d'un énorme paquet de journaux d'Action Catholique. Elle s'est chargée de les transporter rue Traversière avec l'assistance d'une petite amie, mais... c'est tout juste si le colis peut être soulevé. Attendues au patronage, ses professeurs ne peuvent l'accompagner et s'efforcent de lui démontrer que son entreprise est impossible à réaliser. Elle ne perd ni le sourire, ni la confiance... « Non, mais... si vous croyez que personne ne va nous aider ! La première auto qui passe nous la réquisitionnons, on n'aura pas le cœur de nous refuser ça. » Et de fait, à

4 heures, une Élise essoufflée mais rayonnante rejoint ses professeurs dans la cour du « patro »... « Ouf, ça y est !...il (l'automobiliste) s'est bien fait prier un peu, mais il a fini par nous déposer à la porte même du local... sa complaisance s'est allongée de la Porte de Namur à la Porte de Schaerbeek et de là à la rue Traversière. Au début, il disait toujours : non, non, je n'ai pas le temps, mais j'ai tout de même réussi à le convaincre !... » Elle arrivait toujours à ses fins par cette amabilité qui faisait partie d'elle-même.

La vertu de simplicité, sœur de la confiance en la divine Providence, n'est pas la moins cultivée par Élise. Elle travaille pour son « Grand Frère », elle sait qu'elle peut compter sur Lui.

ENCORE UN TRAIT CHARMANT

En 1930, au cours de vacances passées à Anvers, la maman désireuse d'offrir à ses fillettes le beau spectacle que présente toujours la vue de bateaux, les convie à l'inauguration du bassin du Kruisschans, sur l'Escaut.

Au lieu de trouver, comme elle s'y attendait, une promenade agréable le long de quais bien ordonnés, les voilà fourvoyées ¹ dans un chantier s'étendant à perte de vue. Le bon petit cœur d'Élise va lui dicter un nouveau jeu - car chez elle tout se fait naturellement et avec le sourire. Elle s'amuse donc - avec des airs mutins - à rejeter au loin toutes les pierres qui pourraient blesser

¹ Être fourvoyé : être égaré.

les pieds sensibles de maman, et, au moindre accident de terrain, revient sur ses pas offrir le secours de son épaule. En y portant la main de maman, elle ajoute gentiment « Appuie-toi bien maman ». Ce manège dura une heure : oublieuse de sa propre fatigue, tout en jouant pour ne pas attirer l'attention, sans rechercher compliments ni merci, elle ne vise qu'au bien-être de Maman. Ce souci chez elle est poussé à l'extrême. Par temps d'orage, on la verra pleurer au pensionnat parce que la maison de maman n'est pas pourvue d'un paratonnerre.

Plus tard, lorsqu'il est avéré qu'Élise ira bientôt grossir la phalange des élus ¹, elle conviendra que, près de son Grand Frère, elle veillera à aplanir les difficultés que maman pourrait rencontrer, tout comme elle avait supprimé les pierres de sa route, lors de leur promenade au Kruisschans. Élise a tenu parole, elle fait sentir sa chère présence à sa maman ; les deux grandes amies sont plus unies que jamais.

En 1934, le jour de la fête du Sacré-Cœur, la nouvelle de l'envoi en mission de Sœur Ignace-Marie, professeur d'Élise, devint publique. Or, on prépare une nouvelle Fancy-Fair à l'école pour le dimanche après l'octave de la fête. Immédiatement, l'ingénieuse Élise imagine de fabriquer des petits drapeaux congolais bleus avec étoile d'or, à vendre au profit des missions. Elle se dépense si

¹ La « phalange des élus » : la foule immense des saints.

Phalange : groupe de personnes partageant des objectifs communs.

bien que le dimanche matin la Sœur a une magnifique étoile formée de soixante petits drapeaux. À la fête, elle se dévoue sans compter, fait le boniment, agite la sonnette pour attirer les visiteurs. Le soir, anéantie de fatigue, elle doit s'étendre avant de retourner chez elle ; elle a des ampoules aux mains, elle est presque aphone ; que lui importe ! Le résultat de la vente est magnifique, les missionnaires auront leur compte, le « Grand Frère » sera content.

Un fait qui la caractérise entre tous, c'est que chaque jour, dans ses moindres loisirs, elle pense à se rendre utile. « Servir » est sa devise.

Va-t-elle en promenade avec les siens à l'approche d'une fête paroissiale, elle emporte des billets d'entrée qu'elle offre aux passants. Elle les sollicite avec tant de grâce et de charme qu'ils lui refusent rarement leur obole.

En excursion, alors que la plupart des fillettes ne songent qu'au plaisir, Élise s'occupe activement de la tombola organisée au profit des œuvres de l'école. Elle sonne aux portes pour présenter des billets.

S'étant aventurée dans le jardin d'une maison à vendre, elle est interpellée vertement par une vieille dame revêche qui lui enjoint de vider les lieux.

« Quel dommage de vendre une si belle maison » dit Élise en rétrogradant prudemment. « Est-ce que l'intérieur est aussi attrayant que la façade ? »

- Vous n'avez pas l'intention de l'acheter, je suppose ? dit la dame avec ironie.

- Oh non, Madame, mais maman s'intéresse beaucoup aux maisons à vendre.

Ah ! Le ciel devient serein, cela se devine.

- Et les beaux fruits dans ce verger !

- Oh mais je les emporte, dit la propriétaire du ton de l'avare qui compte son or.

- Je comprends... continue Élise et ce potager, comme il est bien entretenu !

Son charme, comme toujours, a opéré le miracle. La dame conquise fait à la jeune fille l'honneur de chaque plate-bande, achète un billet et finalement offre à Élise les plus beaux spécimens de légumes que le jardin de l'école ménagère ait jamais vu pousser.

VII. - SUR LE CHEMIN DU CALVAIRE

En août 1934, Élise a une hémoptysie ¹ suivie d'une amélioration. À la fin de l'année, il est même décidé qu'elle peut reprendre ses cours en partie. Le même jour sa maman devient malade : le cas s'aggrave rapidement, mettant ses jours en danger. Les enfants sont prévenus.

Un jour à l'école, une de ses compagnes parlait de sa maman malade et de l'inefficacité des traitements essayés. Élise interrompt : « Si ma maman était malade, je prierais, je communierais jusqu'à ce qu'elle guérisse, je ferais n'importe quel sacrifice, mais j'obtiendrais sa guérison. »

Pensait-elle alors à l'offrande de sa vie ? L'a-t-elle faite en cette circonstance pour sauver celle de sa maman ? Celle-ci en est convaincue car Élise s'alite définitivement au moment où sa mère reprend sa besogne sans convalescence et où elle a des grâces d'état pour soigner sa chérie.

Travaillant le jour, elle se lève dix à quinze fois par nuit, va de son lit chaud dans la chambre glacée d'Élise

¹ Hémoptysie : toux ramenant du sang en provenance des voies respiratoires.

- c'est l'hiver, la fenêtre est ouverte nuit et jour ¹ et pas de feu dans la pièce - et relevant elle-même de maladie, brisée de chagrin, elle demeure valide, au poste.

Sur son lit de souffrance, Élise reste la charmante enfant qu'elle a toujours été. Quand, la nuit, la maman alertée par la toux de sa fille, va près d'elle, la chère petite, pensant à la fatigue de sa garde-malade, pleine de sollicitude, l'invite à se remettre au lit : « Va te coucher, ma petite maman chérie... je vais bien... non, je vais te mettre gentiment à la porte... regarde, j'éteins... »

Elle reste aussi le joyeux boute-en-train, fait des pantins, de la peinture, du modelage, pour amuser son entourage ; mais elle n'oublie pas les petits pauvres, et fait du tricot à leur intention, comme elle continue, aussi longtemps que ses forces le lui permettent, à faire des écritures pour la paroisse.

Élise va gravir son calvaire ; la petite victime d'amour a été bien préparée, l'heure du sacrifice a sonné.

Il n'entre pas dans nos vues de raconter, jour par jour, les exemples de piété et de résignation amoureuse dont elle fit preuve durant les huit mois de sa maladie. Nous voulons simplement citer quelques traits au hasard qui illustreront la grandeur d'âme, l'élévation d'esprit, l'union de cœur d'Élise avec son « Grand Frère » le divin Crucifié.

¹ Pour le traitement de l'hémoptysie (comme dans la tuberculose), les fenêtres étaient gardées ouvertes. On n'avait pas encore découvert d'antibiotiques efficaces.

Intensité de sa souffrance.

Après quelques jours particulièrement pénibles : « Je ne regrette quand même pas d'avoir tant souffert... c'est dur, tu sais, maman ».

Quand pour une raison quelconque elle avait pleuré et qu'on lui en demandait la raison, afin d'échapper à la vraie explication (souffrance) elle disait avec un sourire malicieux : « J'ai pleuré pour avoir de beaux yeux ».

Elle ne voulait pas qu'on la plaigne.

Pendant une forte crise cardiaque, maman pleure derrière elle ; Élise s'en doute en l'entendant se moucher. Elle prend le crucifix, le regarde longuement, baise avec amour les cinq plaies et avec un indicible sentiment de sincérité : « Regarde donc, Maman, comme il a souffert », comme si elle voulait ajouter « prenons notre part ». Deux larmes coulent sur ses joues brûlées par la fièvre. Tandis que la crise reprend, elle serre le crucifix sur sa poitrine et sourit.

Jamais elle ne demande un soulagement. Elle ne veut pas de piqure, pour garder sa lucidité dans son union avec Dieu. Un jour que sa maman insiste, elle profite de la visite de M. le Curé pour trancher le différend. « Notre-Seigneur a été soumis jusqu'à la mort. » À partir de ce moment, sa réponse sera toujours : « C'est comme tu veux, ma petite maman chérie ».

Élise a compris que l'obéissance vaut mieux que l'action, et ce sacrifice, elle le renouvelle sans cesse aux intentions qui lui sont chères.

Avec quel abandon, Élise se livre à l'amour purifiant du Seigneur !

- Si Jésus te demandait le sacrifice de ta vie, comment accepterais-tu ?

En souriant :

- Mais je suis contente, moi. Je veux ce qu'Il veut.

- Si tu pouvais choisir, chérie ?...

- Guérir tout à fait, je veux bien. Puis se reprenant : Mais je veux faire sa volonté et sans restriction.

- Mais on a besoin de toi, ici, tu es beaucoup trop nécessaire.

- C'est que notre Seigneur juge que je sais faire encore beaucoup plus de bien au ciel.

Un jour, elle demande à sa sœur de prier pour que le Bon Dieu vienne la chercher : « Moi, je ne peux pas, je dois me soumettre ; mais toi, tu peux le demander... Si tu étais malade, je le demanderais pour toi... »

Sa sœur pleure. « Pourquoi pleures-tu ? Qu'est-ce que nous sommes venus faire sur cette terre ? Gagner le paradis ? Et si moi j'ai pu le gagner en seize ans !... »

Une autre fois, elle a un avant-goût du ciel : « Hier soir, je ne savais pas dormir ; c'était de contentement. J'étais joyeuse parce que j'avais une envie folle de mourir... Je voulais absolument Le voir ! ».

« Il ne faut pas pleurer... ce sera une grande fête, puisque je suis la petite sœur du Christ... Je vais aller rejoindre mon "Grand Frère", tous les anges seront là et ils vont dire : "Ah ! Elle est enfin là !..." ».

Cette enfant de seize ans a comme un besoin de sacrifice, dans les grandes et les petites choses. Tous les

jours, elle renouvelle consciemment le sacrifice de sa vie et s'unit à celui qui se célèbre à la messe. On peut lui appliquer cette parole : « La souffrance, le sacrifice, ont été la colonne tantôt de feu, tantôt de fumée, qui l'ont conduite à travers le désert de la vie jusqu'au seuil du ciel dont à ses dernières heures, elle sentait l'approche et l'attraction. »

« J'offre ma vie pour la paroisse. Quand je serai au ciel, ce ne sera pas pour me reposer... Ce n'est pas parce que j'aurai cessé de souffrir moi-même que je ne devrai plus penser à soulager les autres. Je travaillerai jusqu'à la fin du monde. »

Élise puisait sa force dans la prière et son amour pour Jésus.

- Passe ta journée en compagnie du Sacré-Cœur (c'était un premier vendredi du mois), tu dois te blottir dans un petit coin de son Cœur et t'y maintenir.

- Oh ! oui, répondit-elle avec une expression qui dénotait tout son amour.

L'ombre de la nuit pénètre dans la chambre... elle étouffe... « J'ai soif » gémit-elle ; on lui donne à boire et regardant le crucifix l'embrasse passionnément et ajoute : « Il n'avait même pas d'eau, Lui ».

- Tu pries encore ma chérie...

- Non, Maman, je souris à Jésus.

Quatre jours avant sa mort :

- Es-tu restée bien unie à Notre-Seigneur ? lui demande son confesseur.

- Oh ! oui, mais l'attente est longue.

Le prêtre l'engage à rester bien unie à Notre-Seigneur par la foi et l'amour, à renouveler souvent des actes d'offrande et d'abandon :

- J'ai tout donné... comme il me tarde de mourir pour voir Jésus.

- Tu es **ma** petite Élise, dit un jour la Maman, achevant sa toilette.

- Oui, répliqua-t-elle, et aussi Élise du Bon Dieu. Tous les jours je me consacre à Lui, entièrement et en détail. Je lui dis : « Mon Dieu, je vous consacre mon esprit, mon cœur, mon âme, mon corps, prenez tout, je vous promets de ne jamais rien reprendre ».

Nous avons vu que durant ses longues nuits d'insomnie, elle faisait déjà son offrande à minuit.

Elle a passé par de cruelles épreuves spirituelles, elle tremblait parfois de tous ses membres. Une fois, après de nouvelles angoisses, elle soupira : « J'ai peur... J'ai beau vouloir me raisonner... pourtant l'intérieur est calme... ; enfin j'accepte », ajouta-t-elle avec un sourire. « C'est bien mon enfant, lui dit le confesseur, l'abandon est le plus bel hommage que tu puisses rendre à Dieu parce que l'abandon est fait de confiance et d'amour. »

Elle demanda ensuite qu'ensemble on récitât le chapelet désignant elle-même les mystères joyeux. Puis baisant tendrement les cinq plaies de Jésus elle passa la croix à chacun de ceux qui étaient présents.

« Je ne sais plus parler au petit Jésus, dit-elle un jour à sa Maman, parle-Lui pour moi. » Maman commence la prière et Élise reprend elle-même intarissablement.

Après une nuit affreuse, Élise est épuisée, mourante : son teint est bleu, ses membres froids et raides. Au moment où M. le Vicaire entre dans la chambre avec la Sainte Hostie, elle se redresse, reprend ses sens comme si rien ne s'était passé et reçoit la Sainte Communion avec le respect habituel.

- Quand il te sera difficile de prier, fais l'oraison de simple regard.

- Ah oui, fit-elle en regardant le Christ en croix, Il sait bien que je l'aime !

On a remarqué que malgré les souffrances et l'épuisement, Élise n'a pas cessé un instant de témoigner sa tendresse à l'égard de sa mère. Jamais elle ne se contentait d'un oui ou d'un non : il y avait toujours « ma petite maman » ou « maman chérie » qui suivait.

Une fois, à brûle pourpoint, elle lui dit :

- Comme le Bon Dieu a bien fait les choses, n'est-ce pas Maman chérie ?

- Comment cela, ma petite chérie ?

- Et bien oui de t'avoir donnée à moi comme maman... nous sommes deux grandes amies, nous n'avons pas besoin de nous parler pour nous comprendre.

Élise rendait en tendre affection ce que sa maman lui donnait en généreux dévouement.

Élise va moins bien : on craint une issue fatale. M. le Vicaire lui rappelle une conversation tenue autrefois. « Les moments qui précèdent la mort et le jugement sont trop précieux pour les vivre comme les autres

moments de la vie. Il faut se recueillir à fond et faire en toute conscience l'offrande de sa vie à Dieu ».

Élise a compris ; il s'agit de se préparer à recevoir les derniers sacrements qui lui donneront sa parure complète pour les noces éternelles. M. le Vicaire est prié de lui expliquer toute la cérémonie ; on préparera un bel autel avec beaucoup de fleurs.

« Que Jésus est bon de m'accorder encore quelque temps ! Il voit que je ne Lui ressemble pas encore parfaitement. Quand Il me reconnaîtra vraiment comme sa petite sœur Cadette alors il viendra m'enlever. »

« Ecce sponsus venit ! » Voici l'Époux.

Vendredi 9 août, vers 11 heures de la nuit, sa maman lui propose une piquê pour dormir :

- Attends une minute, Maman chérie, je dois encore parler au Bon Dieu.

Parler, pour Élise, c'est prier et dire qu'elle aime et s'abandonne. La Vierge sage prépare sa lampe, c'est-à-dire ranime sa foi et sa charité.

- Il va sonner minuit, ma petite chérie. Le jour de la Sainte Vierge va commencer.

- Ah ! fit-elle avec joie.

À une heure et cinq :

- C'est dommage, ma petite Maman chérie, que tu ne puisses pas le voir !... Le Ciel, comme c'est beau ! Comme c'est beau !... Il y a beaucoup de monde !... C'est merveilleux !... Ils disent tous que je serai bientôt parmi eux. Ici, on ne le croit pas, mais moi je sais bien que c'est vrai.

- Tu vois notre bonne Mère, ma petite chérie ?

- Oui, Maman.
- Et Notre-Seigneur ?
- Oui, Maman.
- Ils te sourient ?
- Oui, Maman.
- Est-ce que notre bonne Mère te tend les bras ? Est-ce qu'elle te dit qu'elle va venir te chercher ?
- Non, Maman, c'est toi qui va me conduire au ciel. (Élise a toujours demandé dans ses prières de passer des bras de sa maman dans les bras de sa Maman du ciel.)
- Tu vois ta place, ma petite chérie ?
- Oui, Maman.
- Es-tu contente ?
- Ravie... C'est triste que tu ne puisses pas le voir...

Elle commence le symbole des apôtres, le Pater, l'Ave, et les invocations se suivent.

Elle tend les bras à sa maman :

- Viens dans mes bras, viens dans mes bras, vite...

La maman prend sa fille dans les bras.

- Maintenant je vais dormir...
- Au ciel ?
- Non, ici, demain matin, M. le Curé va venir, il va prier, vous allez tous prier et moi je vais m'envoler au ciel.

Croyant qu'elle dort la maman dépose son enfant sur l'oreiller. Comme un cliron, alors qu'elle a été aphone tout l'après-midi, Élise s'écrie :

- Maman, je t'aime beaucoup, mais le petit Jésus encore beaucoup plus.

Ce furent ses dernières paroles.

Elle est partie comme elle a vécu. Une parole d'amour pour sa maman qu'elle quitte, une parole d'amour à son « Grand Frère » qu'elle rejoint au Ciel.

« J'offre ma vie pour le bonheur de mes parents, pour la conversion de la paroisse... ne pleurez pas... ce sera une grande fête puisque je suis la petite sœur du Christ. »

Et Jésus qui se plaît parmi les lis est venu cueillir pour le ciel sa petite fleur aimée.

Une dernière fois, Élise passe par les chemins fleuris de sa paroisse : devant son léger cercueil s'avancent en procession blanche, les bras chargés de gerbes, tous les enfants de Floréal-Logis ; ses compagnes en robes virginales, l'entourent portant des lis et c'est jusqu'au vieux cimetière de Boitsfort, un inoubliable cortège ; un ciel tout bleu, du soleil, des fleurs, et dans la paix de ce calme faubourg un chœur montant de prières ferventes où l'on sent encore palpiter son âme... Pleurer ? On ne le peut pas, on sait qu'elle n'aime pas cela... Mais un immense regret étreint chacun devant toute cette joie, tout cet amour, toute cette clarté que Dieu nous reprend.

Ce n'est qu'au fond du vieux cimetière, après la longue offrande des gerbes et des couronnes, que tous ont compris... Le cercueil a disparu sous l'amoncellement des fleurs, les gerbes s'entassent sur les tombes voisines enlaçant la croix et cachant les tertres, et toute cette blancheur qui déborde d'une tombe sur d'autres tombes nous rappelle ses paroles : « Quand je serai au ciel, ce ne

sera pas pour me reposer.. ; je travaillerai... jusqu'à ce que toute la paroisse soit convertie. »

Petite Élise, au ciel où ton amour et ta joie se sont épanouis dans l'Amour et la Joie de Dieu, souviens-toi de nous.

GERBE D'HOMMAGES

Votre enfant était une de celles que le Bon Dieu avait particulièrement dotée de grâces spéciales ; elle y a correspondu pleinement.

Élise était d'une piété remarquable ; joyeuse de caractère, elle avait le talent de communiquer sa bonne humeur, sa gaieté de cœur à toutes celles qui l'approchaient ; entraînante, elle aimait à organiser de petites séances récréatives avec et pour ses petites compagnes en colonie ; semer la joie et le bonheur autour d'elle était comme son devoir et son mot d'ordre de chaque jour. Compatissante et serviable, elle partageait les peines des petites « colonistes », avait pour chacune un petit mot pour sécher les larmes et ramener le sourire.

Sa générosité pour les enfants pauvres était aussi une de ses marques distinctives. Au dire de toutes celles qui l'ont connue, je puis assurer qu'Élise était une de ces âmes privilégiées qui par leur exemple attire les âmes à Dieu et donne Dieu aux âmes.

Elle a passé comme un rayon de joie, faisant le bien autour d'elle. Il ne doit pas y avoir eu un brisement dans son existence, elle aura répondu sans effroi « me voici » au Maître qui l'appelait.

Enfant très joyeuse et très calme, sachant se faire aimer de tous, toujours prête à rendre service et à se sacrifier. Quel entrain et quelle ingéniosité au service des œuvres.

C'est Élise qui aurait joui dans cet emploi. Elle est leur grande protectrice ; recommandez-lui tous mes marmots afin qu'aucun d'eux ne se perde.

J'avais pu apprécier sa finesse et sa bonté. J'ai appris la mort de votre chère enfant. La mort... je me demande si on peut employer ce mot-là quand on pense à la destinée de la petite Élise. Ce matin, le cortège des enfants et des jeunes filles à travers les jardins de Floréal avec des fleurs et des bannières était presque une apothéose...

« *In paradisum* »... C'était vraiment l'entrée en paradis d'une petite sainte.

La vie de notre chère petite Élise est un exemple, non seulement pour ses compagnes, mais aussi pour nous ses maîtresses. Sa franche gaîté et sa droiture ont

toujours forcé l'estime et l'affection. C'était une vraie « Cadette du Christ ». Et désormais, je la prierai en « petite sœur si proche de son frère Jésus ».

Qu'il fasse d'Élise votre ange gardien, votre conseil et votre compagne incessante de prières, d'idéal et d'apostolat.

Notre Seigneur vous prive de votre trésor pour enrichir son parterre céleste d'un nouveau lis ! Votre enfant était une de celles que le Bon Dieu avait particulièrement dotée de grâces spéciales, elle y a correspondu pleinement. Le contact entre elle et vous n'est pas interrompu, mais intensifié.

Qui ne l'aurait aimée d'ailleurs ?

Tout était joie, jeunesse, bonté en elle, et toutes celles qui l'ont approchée se sentaient devenir meilleures en la connaissant davantage. Jamais je ne pourrai oublier ses grands yeux sombres qui disaient toute la ferveur de son âme et ce sourire qui dévoilait à la fois tant d'espièglerie et tant de douceur.

Le Bon Dieu a jugé bon de consommer le sacrifice parce que la terre n'était pas digne de retenir plus longtemps cette âme d'élite.

Que Dieu entende nos prières et nous donne au plus tôt un ange protecteur au ciel !

J'ai l'intime conviction qu'Élise ne tardera pas, si elle n'y est pas déjà, à jouir auprès de son Jésus, de la béatitude la plus complète, et dès lors, elle sera la petite sainte de Floréal, et tous ceux qui l'ont connue ne manqueront pas de lui demander d'être leur médiatrice auprès de Lui.

Dieu a été servi d'une façon si aimante et si édifiante par notre chère petite Élise.

De plus, la vie de cette délicieuse fillette et agréable élève constitue par elle-même un ensemble de souvenirs des plus consolants... Nous continuons à sentir sa douce présence car, par la prière, nous resterons en communion avec elle.

Ce qui surtout m'a frappé chez cette enfant de huit ans, c'est son sourire et son regard lumineux qui reflétait son âme candide. La petite Élise était l'enfant la plus attachante qui fut, et, quoique ayant perdu sa trace, je ne l'ai jamais oubliée.

O Jésus, qui nous avez conquis le titre et les prérogatives d'enfants de Dieu, exaucez les supplications de votre « petite sœur Élise ».

Que les pécheurs de la paroisse se convertissent, que ses compagnons marchent dans le sillage de sa simplicité et de sa générosité et que tous les fidèles participent à son esprit d'enfance spirituelle fait d'amour, de confiance et de joie. Ainsi soit-il !

Marie, Reine des Cœurs, priez pour nous.

(Prière du Souvenir mortuaire.)

Ce qu'elle et tant d'autres ont pu faire avant moi,
pourquoi ne le ferais-je pas ?

ANNEXES

de Gracienne Benoit

I. Croisade eucharistique de l'Apostolat de la prière

II. Biographie de l'abbé Kannaerts

ANNEXE I

Croisade eucharistique de l'Apostolat de la prière

La « Croisade Eucharistique », ancienne dénomination du Mouvement eucharistique des Jeunes (MEJ), est la branche des enfants de « l'Apostolat ¹ de la Prière », qui est une manière de concevoir la prière pour la mission par l'offrande quotidienne de ce qui est vécu, c'est-à-dire en présentant à Jésus ce que nous vivons. C'est une démarche simple pour « une propagation de la foi par la prière », proposée en 1844 en France par le Père François-Xavier Gautrelet aux séminaristes jésuites dont il était le père spirituel. Voici ce qu'il leur dit : « chacun imprègne son labeur d'esprit de prière et l'offre. Soyez déjà missionnaires par votre prière, par l'offrande de votre vie quotidienne. Votre mission se trouve ici, dans vos études et dans les choses simples de chaque jour. En l'accomplissant en disponibilité à la volonté de Dieu, vous êtes déjà des apôtres qui aident toute l'Église. Priez pour les hommes que vous rencontrerez demain ». La messe, avec l'offrande du Christ, l'eucharistie, devient le centre de la journée. Cette nouvelle manière de prier à partir de la vie s'est rapidement répandue, d'abord dans les campagnes, puis dans le monde entier.

¹ Apostolat : ministère d'un apôtre pour la diffusion de l'Évangile. Synonyme de « propagation de la foi ».

L'Apostolat de la Prière propose de s'unir aux pensées intimes de Jésus ; c'est « la dévotion au Sacré Cœur ». Selon sainte Marguerite-Marie Alacoque (1647-1690), la pratique essentielle de la dévotion au Sacré-Cœur est la consécration, c'est-à-dire une entière donation de soi-même, de toutes ses actions. « Il faut que ce divin Cœur de Jésus soit tellement substitué en la place du nôtre que Lui seul vive et agisse en nous et pour nous ; que sa volonté puisse agir absolument sans résistance de notre part ; et enfin que ses affections, ses pensées et ses désirs soient en la place des nôtres, mais surtout son amour. Et ainsi, cet aimable Cœur nous étant tout en toute chose, nous pourrons dire avec saint Paul que nous ne vivons plus, mais que c'est Lui qui vit en nous. » L'« amitié avec Jésus » est au cœur du mouvement.

L'Apostolat de la Prière demande aussi de prier aux intentions du Pape, qui lui confie ses intentions mensuelles de prière à partir de 1890.

La devise est : *Prie, communie, sacrifie-toi, sois apôtre.*

Les premiers enfants entrent dans ce grand élan de prière en 1865. Certains les appellent « **Croisés** ».

Au Moyen-Âge étaient appelés « croisés » les hommes qui, à la suite de Godefroy de Bouillon en 1095, partaient à Jérusalem permettre le passage des pèlerins chrétiens vers le tombeau du Christ, que les Turcs leur avaient récemment interdit. Les croisés portaient une croix sur leur vêtement, d'où leur nom, et leur expédition était appelée « croisade ».

Ces termes sont repris dans le cadre de l'Apostolat de la Prière, avec la précision suivante : « Ceux à qui ne conviendraient pas ces dénominations trop belliqueuses pourront se contenter de termes plus modestes. Les mots importent peu.¹ »

En 1915, la « Croisade de prière des enfants » prend le nom de « Croisade eucharistique ».

Après la Première guerre mondiale, à partir de 1924, les jeunes croisés qui ont atteint l'âge de 13 ou 14 ans sont appelés **Cadets et Cadettes du Christ**.

« Cadet » est un terme militaire désignant le jeune en formation. Élise lui donnera sa signification de « celui ou celle qui naît après l'aîné de la famille », l'aîné étant le Christ Jésus.

Source :

- P. Frédéric Fornos, sj. *et al.*, « Histoire du Mouvement Eucharistique des Jeunes », 2014

- L'histoire du MEJ – France

<https://www.mej.fr/accueil-2/le-mouvement/histoire/>

¹ *Règlement de la Croisade*, 1916. Source : « La Croisade Eucharistique » <http://www.spiritualite-chretienne.com/exposition/exposition-croisade-eucharistique.html>

ANNEXE II

Biographie de l'abbé Kannaerts

René Eugène Marie Gabriel Kannaerts est né le 25 mars 1887 à Heverlee (Louvain). Son père, Ferdinand Joseph Kannaerts, né en 1851, comptable de profession, et sa mère, Émilie Catherine Defossez, née en 1859, se sont mariés le 23 juin 1883 à Louvain. Ils ont cinq enfants. René est le troisième de la fratrie.

Encore adolescent, René Kannaerts est actif à la Saint-Vincent de Paul ; à dix-sept ans, il accepte de prendre la responsabilité de secrétaire du Bureau de la conférence Saint-Antoine de Padoue de la Société de Saint-Vincent de Paul au Collège de la Très-Sainte-Trinité à Louvain ¹.

René Kannaerts est ordonné prêtre en 1913 pour l'Archidiocèse de Malines. Il a vingt-six ans. Il est professeur au Collège Saint-Jean Berchmans à Anvers. L'abbé Kannaerts, musicien, harpiste, dirige la chorale des élèves lors des messes et à différentes occasions, comme l'inauguration du monument aux morts au Collège Saint-Jean-Berchmans. En 1914, l'abbé Kannaerts, âgé de vingt-sept ans, fonde la 4^e unité scout au Collège Saint-Jean-Berchmans, ce qui, à l'époque, n'était pas si évident pour l'administration du collège ; de nombreux prêtres-enseignants regardaient

¹ Annuaire de l'Université catholique de Louvain, année académique 1904-1905

avec méfiance ces jeunes gens vaquer à leurs occupations ¹.

L'abbé Kannaerts est proche de la Société des auxiliaires des Missions, et notamment du Père Dieudonné Bourguignon, qui sera missionnaire au Vietnam ².

En 1932, après avoir enseigné pendant dix-neuf ans au Collège Saint-Jean-Berchmans à Anvers, l'abbé Kannaerts, alors âgé de 45 ans, est nommé curé de la paroisse Notre-Dame du Perpétuel Secours, appelée « paroisse de Floréal », qui a été créée en 1929 à Boitsfort suite à la construction des cités-jardins *Le Logis* et *Floréal*. En 1925, l'archevêché de Malines a obtenu l'autorisation de construire une église pour desservir ces cités-jardins nouvellement créées. L'église a été inaugurée en 1926. C'est là que l'abbé Kannaerts est envoyé en mission.

Il parle français aussi bien que néerlandais. Ses qualités de pédagogue et son talent d'animateur de jeunes sont de précieux atouts. Il organise des activités sportives. Il allait personnellement, en soutane, jouer au football avec les jeunes. Il organise des activités récréatives et des goûters auxquels il invite tous les jeunes du quartier.

En 1933, l'abbé Kannaerts fonde l'unité des guides. Un bâtiment est construit pour abriter les nombreux mouvements de jeunesse ³. Lors de la bénédiction des

¹ Sources : *Gazet van Antwerpen*, 27-04-1929 (de4.be/node/4/geschiedenis)

² « L'Abbé Dieudonné Bourguignon (1913-1974) »
(hmauriceorcher.blogspot.com/2008/06/labbe-dieudonn-bourguignon-1913-1974.html)

³ André Darteville, *Un Maquis dans les cités - La résistance à Watermael-Boitsfort, 1940-1945*. Renaissance du Livre, 2018, p. 144 et autres pages

nouveaux locaux de l'Association paroissiale de jeunesse catholique de Floréal en novembre 1935, l'abbé Kannaerts fait allusion à la devise que se sont choisie ses paroissiens « Toujours plus, toujours mieux »¹ : il compare les nouveaux locaux à une centrale électrique d'où partent de nombreux fils qui apportent lumière, chaleur, force et mouvement, et il lance à ses paroissiens le grand mot d'ordre de la charité. Lui-même est l'unique soutien de sa sœur aînée Marie Marguerite, née à Heverlee le 10 avril 1884. Elle est veuve et sans profession. Elle avait épousé, le 23 mai 1905, Jean Paul Léon Vanderheyden, né le 25 décembre 1881 à Gentbrugge, qui était horloger ; ils résidaient à Ixelles. Marie Marguerite habite chez l'abbé Kannaerts, au 70, avenue des Archiducs, dès avant 1936.

Avec l'abbé Édouard Froidure, né le 12 avril 1899 à Ypres et ordonné prêtre en 1925, l'abbé Kannaerts participe à la création des Stations de plein air au Parc Parmentier pour procurer des moments de loisirs dans la nature à tous les enfants, quel que soit leur milieu socio-économique.

En 1937, l'abbé Kannaerts est présent lors des cérémonies de la consécration et de la dédicace de la nouvelle chapelle des Sœurs de la Charité de Jésus et de Marie, à Auderghem Saint-Julien².

À Floréal, chaque dimanche, mille deux cents personnes assistaient à la messe à l'église Notre-Dame

¹ *Le Vingtième Siècle*, 11 novembre 1935, « La jeunesse de Floréal-Logis inaugure ses nouveaux locaux »

² *Le Vingtième Siècle*, 31 mars 1937

du Perpétuel Secours. L'église étant devenue trop petite, l'abbé Kannaerts, en 1938, plaide en faveur de l'édification d'une église en souvenir de la Reine Astrid ; cette église devait s'élever sur le terrain appartenant aux Hospices de Bruxelles, à l'emplacement des Pépinières de Boitsfort et de l'actuel Champ des Cailles ¹. En juin, l'abbé Kannaerts fait passer une annonce dans différents journaux : il « recherche une institutrice ou employée aux écritures, débrouillarde et zélée pour une place de collaboratrice dans l'organisation d'une œuvre. » ² En août, le projet fait l'objet d'articles dans la presse ; plusieurs journaux tant francophones que flamands publient un dessin de l'église qui sera appelée église de Notre-Dame du Perpétuel Secours et de Sainte Brigitte. La Reine Astrid était une princesse suédoise, comme Sainte Brigitte. L'abbé Kannaerts, président du Comité pour la construction de cette église, est chargé de récolter la somme nécessaire ³. Les lèpreux de Molokaï ont envoyé une contribution au fonds pour l'édification de l'église en souvenir de la Reine Astrid, et l'abbé Kannaerts et l'ancien Premier ministre Paul Van Zeeland leur envoient un mot de remerciement ⁴.

En octobre 1938, l'abbé Kannaerts, en tant que curé de Floréal, obtient du Collège communal de Watermael-Boitsfort l'autorisation d'installer une potale au Karrenberg ; elle est accrochée sur le tronc de l'arbre se

¹ hisciwab.be

² *La Libre Belgique*, 19 juin 1938

³ *L'Indépendance belge*, 28 août 1938

⁴ *Gazet van Antwerpen*, 9 mai 1939

trouvant au coin de la rue François Ruytinx et de la rue de la Herse et porte le nom de « chapelle Notre-Dame de Lourdes » ¹.

Chaque année, l'abbé Kannaerts organise une procession du Saint-Sacrement dans les rues de Floréal ou du Logis. Plusieurs centaines de personnes y participent.

L'abbé Kannaerts avait un très grand souci des malades, il leur rendait visite à domicile, ainsi qu'aux personnes âgées. Il portait personnellement la communion dans les maisons le premier vendredi de chaque mois. Il sillonnait à pied les rues des quartiers pour rencontrer les gens. Il arrivait qu'il reçoive un caillou sur la tête, mais il prenait cela avec philosophie ; avec son humour habituel, il appelait ces événements « les signes sensibles du Bon Dieu » ².

Le dimanche 16 octobre 1938, l'abbé Kannaerts célèbre le 25^e anniversaire de son ordination sacerdotale ³. Lors de la messe d'action de grâces qu'il chante à cette occasion, le sermon est prononcé par le vicaire de l'Université de Louvain, Mgr van Wayemberg.

Le 23 novembre 1938, l'abbé Kannaerts, qui a 51 ans, est nommé chevalier de l'Ordre de Léopold II, signe de l'estime personnelle du Roi ⁴.

¹ hisciwab.be

² A. Darteville, *op. cit.*, p.147-8

³ *Le Vingtième Siècle*, 15 et 19 oct. 1938 ; *La Libre Belgique*, 16 oct. 1938

⁴ Source : *La Dernière Heure*, 23 novembre 1938, *Le Soir*, 26 novembre 1938, *La Libre Belgique*, 23 novembre 1938

Au début de la deuxième guerre mondiale, Hitler envahit la Belgique le 10 mai 1940. Dès juillet 1940, l'abbé Kannaerts, qui est alors âgé de 53 ans, s'affilie aux Milices patriotiques du Front de l'Indépendance (FI) avec le grade d'officier et la fonction d'aumônier ¹. Son numéro de matricule dans le groupement est le 1422. En avril 1941, l'abbé Kannaerts est l'un des cofondateurs de la section locale du Front de l'Indépendance, la Section T 2, sans doute une des premières du pays, et qui a la particularité de s'accepter pluraliste. Les autres cofondateurs sont un socialiste, Gaston Lecour, militant du parti ouvrier belge, et un communiste, Émile Lauwers, violoniste à l'INR, l'Institut national de radiodiffusion. Par son attitude particulièrement courageuse, l'abbé Kannaerts a su, avec Gaston Lecour et Émile Lauwers, grouper les premiers éléments de ce que fut l'unité des Milices Patriotiques de Watermael-Boitsfort. Les réunions se tenaient principalement au presbytère. Les trois hommes forment également la cellule qui diffuse la presse clandestine, et ils rédigent des tracts qui sont imprimés au presbytère et seront à diffuser localement et plus largement aussi. C'est ainsi que Madame Serkyn-Philippart, qui avait 21 ans à l'époque, distribuait les journaux qu'elle allait chercher chez Monsieur Lecour, qui lui en remettait un paquet ; elle partait à vélo jusqu'à Hoeilaart où elle rencontrait une personne sur un pont, elle lui remettait le paquet, et la personne repartait pour

¹ CegeSoma (Centre d'Étude Guerre et Société)

le distribuer¹. L'Abbé Kannaerts s'est occupé activement de presse clandestine dès juillet 1940. Les Journaux clandestins auxquels il a collaboré sont *L'Espoir*, *Le Peuple*, *Front*, *Libération*². Il s'occupait aussi de la distribution du journal clandestin *La Libre Belgique*³. Une discipline stricte avait été établie au sein de la section du Front de l'Indépendance de Watermael-Boitsfort estimant que la qualité primordiale du résistant était la prudence et le mutisme ; il avait donc été convenu qu'il ne devait pas y avoir d'interpénétration entre les diverses sous-sections. Leur organisation prenait toutes les précautions utiles, et c'est ainsi que seul Gaston Lecour fréquentait la cure. Après chaque visite, Gaston Lecour rendait compte de l'activité de l'Abbé Kannaerts au président de la section, Jean Jaemaels. L'Abbé Kannaerts avait comme activités celles de dactylographe, de producteur sur stencil et de distributeur. Il s'occupait de la diffusion des journaux que lui procurait Gaston Lecour. Celui-ci était conseiller communal ; c'était un socialiste militant. « À première vue, il peut paraître paradoxal qu'un ecclésiastique et un socialiste militant purent s'entendre, mais ils n'avaient qu'un but commun, celui de faire tort à l'occupant et de procéder au réarmement moral de la population qui, il

¹ *Entretien avec Madame José SERKYN-PHILIPPART*, Chroniques de Watermael-Boitsfort, N° 15

² Attestation de la Fédération nationale des Journaux clandestins du Front de l'Indépendance de contrôle locale de Watermael-Boitsfort du 25 avril 1951 (archives de l'État)

³ Déclaration du 22 août 1954 de Jules ROBA, né en 1875 : « j'en remettais moi-même à l'Abbé Kannaerts » (archives de l'État)

faut bien le dire, en avait un grand besoin. C'est ainsi que Kannaerts participa à la distribution de journaux d'origine socialiste. Il alla plus loin, il tira à la ronéo des pamphlets dont le texte était puisé dans lesdits journaux. »¹ L'abbé Kannaerts et ses coéquipiers multipliaient à la ronéo les journaux qui leur étaient apportés pour être diffusés. L'abbé Kannaerts lança également des tracts d'appel à la Résistance de son crû. Les résistants par la presse clandestine comptaient les rédacteurs, les diffuseurs et les imprimeurs. Les imprimeurs étaient particulièrement exposés et ont dû assumer de grands dangers ². Gaston Lecour se chargeait aussi d'obtenir des faux papiers pour des enfants juifs que l'abbé Kannaerts répartissait dans des institutions catholiques avec l'aide de l'abbé Froidure et du Comité de défense des Juifs. L'abbé Froidure sera arrêté par la Gestapo le 9 octobre 1942. L'abbé Kannaerts se dévoua sans compter à tout ce qui pouvait entraver l'action de l'occupant : diffusion de la presse clandestine, hébergement et soutien des réfractaires et des personnes poursuivies ou recherchées par l'ennemi, récolte des fonds pour la résistance et soutien des familles des victimes de l'occupant, délivrance de fausses pièces d'identité. L'abbé Kannaerts doit être considéré, avec ses compagnons de lutte Lauwers et Lecour, comme ayant été l'âme de la Résistance locale,

¹ Archives des victimes de la guerre, Attestation signée Jean Jaemaels

² Gotovitch, José. « Presse clandestine en Belgique, une production culturelle ? ». *Écrire sous l'Occupation*, édité par Bruno Curatolo et François Marcot, Presses universitaires de Rennes, 2011, (doi.org/10.4000/books.pur.110903)

telle sera la conclusion du rapport du Commandant National du Front de l'Indépendance, Gerlo ¹, rapport établi le 30 mai 1947 en vue de l'octroi des distinctions honorifiques à titre posthume en faveur de René Kannaerts ². Après la Guerre, Jean Jaemaels, Président de la section locale du Front de l'Indépendance de Watermael-Boitsfort, écrit que l'abbé Kannaerts a été résistant sous toutes ses formes dès les premiers jours de l'occupation, c'est-à-dire juillet 1940. Patriote éminent, l'abbé Kannaerts a, au péril de sa vie, apporté une aide matérielle et morale à ses compatriotes persécutés. Il apporta dans l'accomplissement de toutes ces tâches le dévouement, la charité, l'abnégation d'un prêtre conscient de son sacerdoce.³ La sœur de l'abbé Kannaerts déclarera que son frère était toujours prêt à apporter de l'aide, souvent nourriture et vêtements aux résistants qui devaient vivre dans la clandestinité ⁴.

Parallèlement à ces activités, l'abbé Kannaerts écrit pendant l'année 1942 la biographie d'Élise Vanbruaene, une paroissienne de Floréal décédée en 1935 à l'âge de seize ans et que certains appelaient « la petite sainte de Floréal ». Élise est décédée de la tuberculose. Peu avant de mourir, elle disait : « *J'offre ma vie pour la paroisse. Quand je serai au ciel, ce ne sera pas pour me reposer... Ce n'est pas parce que j'aurai cessé de souffrir moi-même* »

¹ Aloïs Gerlo (1915-1998) assure la direction nationale du FI en mai 1946.

² CegeSoma (Centre d'Étude Guerre et Société)

³ Archives des victimes de la guerre.

⁴ Archives des victimes de la guerre. Lettre de Maria Kannaerts à M. I. Leemans, 17 septembre 1954

*que je ne devrai plus penser à soulager les autres. Je travaillerai jusqu'à la fin du monde. »*¹

De même, l'abbé Kannaerts écrira dans son testament spirituel : « *Si je dois mourir de mort violente, j'embrasse avec amour et reconnaissance les desseins de la Divine Providence ; je pardonne de tout mon cœur à ceux qui en sont cause. Mon martyre sera la dernière messe que j'offrirai, en union avec l'Agneau divin du Calvaire, pour la plus grande gloire de Dieu et la sanctification de mes paroissiens. Je veux passer mon ciel à faire du bien à mes paroissiens. »*

L'abbé Kannaerts connaissait les risques de sa lutte contre l'Allemagne nazie. Un habitant de Watermael-Boitsfort, qui était un collaborateur des nazis, un auxiliaire de la Gestapo, a menacé plusieurs fois l'abbé Kannaerts, lui enjoignant de mettre un terme à ses activités dans la résistance et le menaçant d'arrestation. Par ailleurs, le chef d'état-major de l'organisation militaire clandestine que le Parti communiste de Belgique avait montée pour appuyer les Alliés a été arrêté par la Gestapo le 13 mai 1943. Soumis à la torture, à bout de résistance, il se lance au cours des semaines qui suivent dans une collaboration approfondie avec les SS de l'avenue Louise, et il donne des noms. Ses révélations conduisent à l'arrestation de nombreux résistants². Dans une interview sortie sur les antennes

¹ René Kannaerts *Élise, cadette du Christ* (chapitre « Intensité de sa souffrance »), Éd. Croisade eucharistique

² Laurine Arnould, *Lettres clandestines de prison de Paul Nothomb à sa femme (1945-1947)*, (theses.enc.sorbonne.fr/2015/arnould)

de la RTBF fin 1995, cet homme dit : « Est-ce que j'ai mal fait..., il est certain que j'ai mal fait dans la mesure où il y a eu des conséquences, mais la question est "Est-ce que je pouvais faire autrement ?" »¹. Émile Lauwers est arrêté le 21 juillet 1943. La résistance demande à l'abbé Kannaerts de se réfugier dans la clandestinité, mais il refuse, voulant rester au milieu de ses fidèles et faire face à l'ennemi ; il est toutefois en état d'alerte et avoue son inquiétude à une résistante de Watermael, Marcelle Callier, à qui, le 13 octobre, il remet des papiers en lui demandant de les détruire. Elle les brûle tandis que le vicaire, l'abbé Henri Laloy, va jeter les armes et les munitions dans un étang. Le pouvoir allemand a en effet interdit la possession d'armes sous peine de mort.

Le 15 octobre 1943 au matin, les SS de la Gestapo arrivent à Watermael-Boitsfort avec en mains les listes des noms des résistants. À 7h30, les SS arrêtent l'abbé Kannaerts à son presbytère, à la fin de l'office du matin. Les Allemands saisissent également le matériel d'imprimerie et les archives de la paroisse. Une perquisition ne donna aucun résultat, tout papier compromettant ayant été évacué à temps. L'abbé Kannaerts est conduit à la Gestapo de l'avenue Louise². La vague d'arrestations touche aussi les autres responsables de la cellule presse du Front de l'Indépendance à Floréal, Gaston Lecour et Charles Gendarme ainsi que François Cobbaert, tous

¹ A. Darteville *À mon père résistant* (RTBF, 1995), premier épisode : Régine Orfinger (www.youtube.com/watch?v=fepYO7kfP2Y)

² *Héroïsme d'un prêtre*, Éloge de l'abbé René Kannaerts, mort en déportation, Archives d'Adolphe Rome (Archives de l'Université catholique de Louvain, BE A4006 FI 025 165)

trois arrêtés en octobre également. L'abbé Kannaerts fut séquestré à la prison de Saint-Gilles jusqu'en décembre. Il était autorisé à célébrer la messe. Il a pu envoyer une lettre à la cure ; il la termine ainsi : « ... *je me porte très bien, moral excellent, affectueux bonjour à toute la famille. Cordiale bénédiction à toute la paroisse, à qui je pense jour et nuit. À bientôt. René* ». C'est l'unique lettre que nous possédons de sa captivité ¹. L'abbé Kannaerts est accusé d'appartenir au Front de l'Indépendance en Belgique, considéré comme un mouvement à tendance communiste. Selon les renseignements recueillis chez le curé de Dilbeek, l'abbé Constant Marie De Rey ², qui est aussi un résistant ³ et a également été arrêté, le dossier de M. l'abbé Kannaerts à Saint-Gilles était considéré comme très mauvais car sur la farde, il y aurait eu l'indication « communiste ». Selon les lois militaires allemandes, en effet, la peine de mort s'applique aux membres du Parti communiste et aux autres opposants.

L'abbé Kannaerts n'est pas accusé d'espionnage ni de sabotage, ni d'être franc-tireur ⁴, mais d'être communiste. La Gestapo dit à la sœur de l'abbé Kannaerts que c'est un communiste. Cela sera mentionné le 1^{er} décembre 1944 sur la demande de recherche adressée à la Croix-Rouge concernant le sort de l'abbé Kannaerts.

¹ *Héroïsme d'un prêtre*, op. cit.

² Constant Marie De Rey, né à Louvain le 23 février 1888 et ordonné prêtre en 1914, aumônier de l'armée belge, vétéran de la guerre 1914-18.

³ Nommé curé de Dilbeek en 1936, résistant civil et prisonnier politique 1940-45 ; il survivra à la guerre et décédera en 1961 à Hogen (Geetbets), dans le Brabant

⁴ Organisation armée de résistance

Le 30 novembre 1943, les nazis décident que l'abbé Kannaerts doit être jugé en Allemagne, les conditions pour un jugement en pays occupé n'étant pas remplies. Quelles sont ces conditions ? Les personnes arrêtées en raison de leurs conceptions politiques ou en raison d'actes de résistance doivent être jugées et la peine de mort être prononcée et exécutée dans les huit jours. Si ces conditions ne sont pas remplies, c'est-à-dire en absence de condamnation à mort immédiate, les prisonniers sont transférés en Allemagne dans le plus grand secret vers un camp de concentration ¹. Aucune information concernant le sort de ces déportés ne sera communiquée. C'est le décret « Nuit et brouillard » qu'Hitler a fait promulguer le 7 décembre 1941, à quoi s'ajoute la décision prise en octobre 1942 de ne pas libérer les détenus qui seront acquittés en Allemagne. Aucune nouvelle ne devait filtrer à leur sujet, ils devaient disparaître dans la nuit et le brouillard (*Nacht und Nebel*) d'où leur nom de déportés « NN » ². Le décret « Nuit et brouillard » a ainsi permis l'enlèvement des résistants vers l'Allemagne, de manière à ce qu'ils disparaissent sans laisser de traces. Leurs familles étaient laissées dans l'ignorance de leur sort. Toute information, tout contact était interdit. Le sentiment d'incertitude qui s'ensuivit avait pour but de dissuader les gens de s'engager dans d'autres activités de résistance.

¹ Les nazis ont créé 15.000 camps. *La Liste des Camps*, www.jewishgen.org/forgottencamps/general/listefr.html

² www.belgiumwwii.be/belgique-en-guerre/articles/decret-nacht-und-nebel.html
www.belgiumwwii.be/belgique-en-guerre/articles/la-repression-judiciaire-allemande-en-belgique-occupee.html

Les autres résistants inculpés avec René Kannaerts sont Gaston Lecour, Charles Gendarme et François Cobbaert. Tous quatre doivent être transférés en Allemagne. L'avis de transfert est daté du 7 décembre 1943.

Les quatre hommes sont déportés de la prison de Saint-Gilles au camp de concentration d'Esterwegen, un de ces camps où l'on mourait de mauvais traitements, de malnutrition et de maladies. Tous leurs effets leur sont confisqués, et ils doivent se dépouiller de leurs vêtements, soi-disant pour prendre une douche, mais on leur remet simplement une tenue de bagnard et une paire de sabots. Ils sont aux mains de barbares sadiques dans l'enfer d'Esterwegen. Même les médailles portées au cou ont été confisquées, ne parlons pas du bréviaire et des chapelets. Les détenus confectionneront des chapelets sur place, mais devront soigneusement les cacher sinon ces objets de dévotion seront saisis et détruits, et eux-mêmes seront battus. Les prêtres ne sont pas autorisés à administrer les derniers sacrements aux malades qui les demandent. Si un prêtre se présente à l'infirmerie où un mourant l'a appelé, il est battu par les garde-chiourmes allemands ; il s'arrange alors pour passer par la fenêtre¹. Même réciter les prières en commun est défendu... La messe est célébrée en secret. Ces moments leur apportent du réconfort. Sur une demande de recherche adressée à la Croix Rouge de Belgique depuis la cure, 70 avenue des Archiducs, à Boitsfort, l'abbé Debrun écrit à propos de l'abbé

¹ Édouard Froidure, *Le Calvaire des malades au bain d'Esterwegen*, Éditions Pax, 1945.

Kannaerts : « On croit qu'il se trouve à Francfort-sur-Oder avec l'Abbé Froidure. » Près de Francfort-sur-Oder, il y a une prison d'application des peines de travaux forcés pour les hommes déportés « NN ». L'abbé Froidure se trouve en fait à Esterwegen depuis fin août 1943. Il est dans la baraque appelée « *revier* », mot allemand qui signifie infirmerie, mais le *revier* n'a rien d'une infirmerie, c'est simplement là que les Allemands déplacent les malades. C'est un mouvoir. En fait, les malades sont au *revier* pour justifier les privilèges de ceux qui les gardent ¹. Lorsqu'un prisonnier veut échanger quelques mots avec un malade, il doit être vigilant pour ne pas être surpris près de la fenêtre du *revier*. Si un Allemand le voit, il le roue de coups. Quand l'abbé Kannaerts est à son tour déporté à Esterwegen en décembre 1943, on peut penser qu'il aura été mis au courant de la présence de l'abbé Froidure au *revier* et qu'il aura essayé de parler avec lui. L'abbé Dieudonné Bourguignon, Président National du Rassemblement National de la Jeunesse, a également été arrêté en 1943 et se trouve, lui aussi, à Esterwegen.²

À un moment donné, un grand nombre de détenus du camp d'Esterwegen sont transférés à une dizaine de kilomètres de là, au camp de Börgermoor. L'abbé Kannaerts en fait partie. Il est dans la baraque 3.

¹ Léon-E. Halkin, *À l'Ombre de la mort*, Éditions Duculot, 3^e éd., 1985, préface de François Mauriac, p. 127

² Jaargang 59 Nr 2, 2011

Le 25 janvier 1944, la procédure intentée contre l'abbé Kannaerts pour activité communiste a été suspendue ; ce non-lieu n'a pourtant aucune conséquence.

Lors d'une messe qu'il célèbre dans le camp de Börgermoor, il débute un petit sermon en s'adressant à ses codétenus, leur disant « Mes chers paroissiens ». Il s'excuse aussitôt d'appeler les prisonniers « mes chers paroissiens » : « Je me crois à la grand' messe dans ma paroisse, et mes paroissiens, je les porte dans mon cœur. Leur pensée me suit toujours. Ils me sont vraiment chers comme mes enfants. Un curé ne vit que pour eux, et ne vous étonnez donc pas si je vous dit “mes chers paroissiens”. » ¹ C'était en mars 1944.

L'abbé Kannaerts sera ensuite jugé de nouveau ². Mais peu importe, quoi qu'il en soit, il est destiné à disparaître en tant que prisonnier « *Nacht und Nebel* »³.

Face à la menace de plus en plus pressante d'un débarquement allié à l'ouest, les Allemands décident de transférer les prisonniers plus loin à l'intérieur du Reich. Tandis que l'abbé Froidure est transféré à la prison de Bayreuth, d'où il sera envoyé à Dachau, tout comme ce sera le cas pour l'abbé Bourguignon, l'abbé Kannaerts, quant à lui, est transféré le 15 mars 1944 ⁴ à la prison de

¹ *Héroïsme d'un prêtre*, op. cit.

² Josse Alzin (abbé Joseph-Adolphe Alzinger), *Martyrologe 40-45. Le calvaire et la mort de 80 prêtres belges et luxembourgeois*. Editions Fasbender, Arlon 1947, pp. 247-249.

³ Archives de l'État. « AA1966 *Listes de prisonniers belges dans les camps de Gross Rosen et Gross Streblitz* (NN) ARA2 »

⁴ Archives de l'État. « AA1966 *Listes de prisonniers belges dans les camps de Gross Rosen et Gross Streblitz* (NN) ARA2 »

Gross-Strehlitz (Strzelce Opolskie), située au sud-est de Breslau (Wrocław), en Silésie (Pologne), une maison pénitentiaire dont les nazis ont fait un camp pour les « NN », les prisonniers politiques, et pour les Juifs ¹. Le régime de restriction y est encore plus accentué. Les détenus pensaient que les souffrances endurées à Esterwegen avaient atteint le sommet de la barbarie. Il n'en est rien. Unanimement, tous, ils en venaient à dire qu'« Esterwegen était encore un paradis » ². Il y avait une église à la prison, mais seuls les prisonniers allemands pouvaient y avoir accès ³.

Le 30 juillet 1944, un décret promulgué sous le nom de « Terreur et sabotage » a pour conséquence l'abrogation de la procédure « NN ». Ce décret ordonne la remise de tous les déportés NN à la police de sûreté qui pratique la déportation massive dans les camps de concentration. L'abbé Kannaerts et 962 autres déportés, soit la majorité des détenus de Gross-Strehlitz, sont ainsi remis à la Gestapo et transférés le 30 octobre 1944 au camp de concentration de Gross-Rosen (Rogoźnica) ⁴. C'est un camp principal dont dépendaient environ soixante camps extérieurs répartis sur toute la Silésie ⁵. L'abbé Kannaerts arrive au camp de Gross-Rosen le 30 octobre 1944. Les détenus sont poussés par groupes de cinquante vers une immense

¹ *IMT Nuremberg Archives*, H – 5002, International Court of Justice

² Édouard Froidure, *op. cit.*, p. 181.

³ Léon-E. Halkin, *op. cit.*

⁴ *Le Serment*, n° 312, mars-avril 2007, p. 9

⁵ Lettre de Rudolf Brauning à la Mission Belge auprès de la Haute Commission alliée en Allemagne, 23 juillet 1952

baraque où ils doivent se déshabiller complètement. Ceux qui ont dissimulé des notes dans l'ourlet de leurs vêtements ne les retrouveront plus jamais. Nus, ils sortent de la baraque et doivent attendre dans la boue, dans l'air glacial de la nuit. Puis, dans la baraque voisine, on les rase, on les tond des pieds à la tête. Le camp est vaste, 24.000 hommes y sont parqués dans une trentaine de *Blocks*, des baraques basses qui ont été construites par les prisonniers. Par-dessus la monotonie des baraquements alignés, une seule élévation, la cheminée du four crématoire, où les morts sont incinérés. L'abbé Kannaerts est mené au *Block* 9, dit « des Français » où sont internés les prisonniers « NN » ¹. C'est une longue bâtisse de bois, peinte en vert foncé, sans étage, comportant deux ailes de grandeur égale. Dans chaque aile, cinq cents hommes prennent place. Le dortoir, vingt mètres sur quinze, est couvert de paillasses sordides ². De même au sous-sol.

Les détenus sont astreints à un travail inhumain dans les carrières ³. Les conditions effrayantes de manque d'hygiène et d'épuisement conduisent rapidement à la mort. Au régime de famine s'ajoute la terreur organisée par les SS ⁴. Les rescapés parlent du génie diabolique de cette institution. Le discours qui leur est servi se termine par ces mots : « On ne sort de Gross-Rosen que par le

¹ Liste des lieux de déportation, KL Gross- Rosen
(memoiredeguerre.free.fr/lieux-dep/gross-rosen.htm)

² Léon-E. Halkin, *op. cit.*, pp. 76-77

³ M. Robinet, *op. cit.*

⁴ Ministère de la Santé publique, Administration des victimes de la Guerre, dossier Robert Verstichel

four crématoire ! Compris ? » Il y a plusieurs fours crématoires à grand rendement ¹. Les prisonniers sont squelettiques, avec des marques de coups. « Au milieu de ses propres misères, l'abbé Kannaerts niait ses besoins pour aider mieux les autres, distribuant sa maigre ration à ses compagnons en leur affirmant qu'il avait un petit estomac », raconteront les prisonniers qui l'ont connu. Il souffrait des bronches et de l'estomac, mais il soutenait les autres. Il croyait à la libération prochaine. Malgré l'épuisement, la faim et le travail, il restait un grand optimiste, réconfortant, soutenant les autres et priant avec eux ². Avec son sourire, il relevait le moral, il encourageait, prévoyait la victoire et la libération ³.

Un rescapé dira de l'abbé Kannaerts : « Il menait au bagne une vie de Saint ».

Vers le 20 décembre, l'abbé Kannaerts est désigné pour un transfert vers Dachau et déplacé vers le *Block* 17, qui était affecté aux partants ⁴.

Dans les premiers jours de janvier arrivèrent au camp de Gross-Rosen des milliers de prisonniers évacués des camps extérieurs suite au rapprochement du front russe.

Avec 40.000 détenus, le camp de Gross-Rosen était surpeuplé.

Le mauvais temps de ce mois de janvier 1945 ne faisait qu'aggraver la situation.

¹ KL Gross-Rosen (memoiredeguerre.free.fr/lieux-dep/gross-rosen.htm#deb)

² M. Robinet, *op. cit.*

³ *Héroïsme d'un prêtre, op. cit.*

⁴ *Ibidem*

L'abbé Kannaerts avait une pneumonie, et son cœur s'affaiblissait. Il est mort d'épuisement et de privations. Sa mort fut annoncée le 11 janvier 1945. Il avait 57 ans.

Ses co-équipiers de la cellule presse, Gaston Lecour, Charles Gendarme et François Cobbaert périssent là également. De même, Émile Lauwers et Paul Hermans, autres résistants de la section du FI de Watermael-Boitsfort, ne sont pas revenus des bagnes nazis.

Le Président de la section locale du Front de l'Indépendance de Watermael-Boitsfort, Jean Jaemaels, écrit en 1950 ¹ qu'au sein de la section, les préceptes de prudence et de mutisme étaient tellement inculqués, qu'aucun membre arrêté ne le dénonça durant les interrogatoires, « ce qui est sans doute de l'héroïsme ».

L'abbé Froidure parlera de ces héros en disant : « Ils ont affronté des supplices inhumains sans trahir.² »

L'abbé Kannaerts a été reconnu prisonnier politique, et la distinction honorifique a été décernée à titre posthume et épinglée sur la poitrine de ses parents lors du conseil communal de Watermael-Boitsfort du lundi 3 octobre 1949 ³. Il a été reconnu résistant par la presse clandestine à titre posthume en 1954 ⁴.

¹ Archives des victimes de la guerre, Attestation signée Jean Jaemaels

² Édouard Froidure, *op. cit.*

³ *La Libre Belgique*, 5 oct., *La Dernière Heure*, *Le Peuple*, 6 oct. 1949

⁴ Archives de l'État, Archives des victimes de la guerre et CegeSoma

MÉMOIRE

À Watermael-Boitsfort

Le dimanche 13 juin 1948, à l'occasion du 25^e anniversaire de la Société Coopérative de Locataires FLORÉAL, a lieu l'inauguration du monument en souvenir des Résistants de Watermael-Boitsfort morts pour la Patrie. Œuvre du maître sculpteur bruxellois Arthur Craco, qui était locataire de Floréal, le monument représente un adolescent tombé, victime de la barbarie et souriant pourtant de la satisfaction du devoir accompli. Cette œuvre d'art évoque Tarcisius de Rome, jeune martyr chrétien qui vécut au III^e siècle dans l'Empire romain, sous le règne de l'empereur Valérien. Sur son tombeau, on lit : *« Tandis que le vertueux Tarcisius portait le Sacrement du Christ, une main impie s'avança pour l'exposer au mépris des profanes ; mais lui-même préféra être battu et rendre l'âme plutôt que d'exposer à des chiens enragés les membres célestes. »* Saint Tarcisius symbolise la résistance ; il était donné en exemple à la jeunesse catholique jusqu'au milieu du XX^e siècle. Le bourgmestre prononce un discours qu'il termine ainsi : *« Nous n'oublierons jamais que c'est grâce au sacrifice de ceux qui n'ont plus revu leur foyer après quelles souffrances, que nous sommes redevenus libres et le resterons. »*¹

¹ L'AVENIR de Watermael-Boitsfort (Espace Mémoire de W-B)

Puis, après l'appel aux morts, un long cortège où toutes les sociétés de la commune sont représentées se met en route vers le parvis de l'église paroissiale où a lieu l'inauguration du petit monument érigé à la mémoire de l'abbé Kannaerts dans le jardin de l'église. Le buste de l'abbé Kannaerts est un bas-relief en céramique, œuvre également du maître sculpteur Arthur Craco, qui va perpétuer le souvenir de l'abbé Kannaerts. Ce monument simple et modeste est comme une pierre tombale que l'abbé Kannaerts n'a pas eue. Du discours du bourgmestre, nous retiendrons l'extrait suivant :

M. Kannaerts a participé activement à la Résistance. Il a été de ce Front de l'Indépendance qui groupait dans un même élan patriotique « ceux qui croyaient au Ciel et ceux qui n'y croyaient pas ».

La Gestapo l'a pris un matin, à la fin de sa messe, l'a envoyé dans un camp de concentration dont il n'est pas revenu. Il eût pu se confiner dans son sacerdoce et se borner à conseiller. Il ne l'a pas voulu. Il s'est donné comme devise le texte d'un poète de la Résistance : « Il faut défendre ce qu'on aime, soi-même. »

Le président du Front de l'Indépendance local, Jean Jaemaels dit ensuite tout le bien qu'il pense de celui qui fut son compagnon de lutte dans la clandestinité.¹

¹ L'AVENIR de Watermael-Boitsfort (Espace Mémoire de W-B)

La cérémonie qui a accompagné l'inauguration du monument a été un bel hommage, et aujourd'hui encore nous fleurissons cette stèle.

L'abbé René Kannaerts reste donc bien vivant dans nos pensées.

Au camp de concentration de Gross-Rosen
(Rogoźnica, Basse-Silésie, Pologne)

Les nazis ont évacué le camp en février 1945, et le camp abandonné a été pris par l'armée russe. En 1947, il a été officiellement remis aux autorités locales polonaises, qui ont lancé le projet d'un mausolée pour commémorer les victimes. Les cendres retrouvées derrière le four crématoire y ont été placées. Le monument a été inauguré en 1953.¹

¹ Muzeum Gross-Rosen w Rogoźnicy (Musée Gross-Rosen à Rogoźnica) <https://en.gross-rosen.eu/muzeum/>

Remerciements

Les éléments sur l'abbé Kannaerts rassemblés ici proviennent notamment des Archives de l'État et du Service Archives des Victimes de la Guerre.

Je remercie Emmanuelle Dupuis, veuve d'André Dartevelle, l'auteur d'un livre sur la résistance à Watermael-Boitsfort pour la période de 1940 à 1945 intitulé *Un Maquis dans les Cités*, de m'avoir orientée vers le CegeSoma, le Centre d'étude guerre et société, pour accéder aux archives de son mari. Le livre d'André Dartevelle contient de nombreux renseignements sur la vie de l'abbé Kannaerts avant et pendant la guerre.

J'exprime aussi ma reconnaissance à Jan De Paepe, de l'Espace Mémoire de Watermael-Boitsfort, pour les documents qu'il m'a fournis et l'aide qu'il m'a apportée dans mes recherches ainsi que pour les suggestions qu'il m'a faites concernant cette nouvelle édition.

Ma reconnaissance va aussi aux personnes qui m'ont fait part de leurs remarques judicieuses et pertinentes pour cette nouvelle édition, en particulier à Madame Katinka Maus-Bielders et à Monsieur Serge Lastchenko.

L'inspiration d'entamer ce travail m'est venue en écoutant le Père Jean-Djosir Djopkang parler de l'abbé Kannaerts ; qu'il en soit remercié.

Table des matières

Avant-propos de Gracienne Benoit	3
Préface de M. ROBINET, S. J.	7
<i>Élise, Cadette du Christ</i> , par l'abbé René Kannaerts	
I. Présentation	9
II. Première enfance	12
III. Une retraite bien faite	26
IV. Cadette	35
V. Le chapelet des enfants	46
VI. Croquis d'apôtre	53
VII. Sur le chemin du calvaire	61
Gerbe d'hommages	73
Annexes de Gracienne Benoit	79
I. Croisade eucharistique de l'Apostolat de la prière	81
II. Biographie de l'abbé Kannaerts	85
Mémoire	
À Watermael-Boitsfort	105
Au camp de concentration de Gross-Rosen	107
Remerciements	109

Impression : Bruxelles